



Condi Ecce

T. WENTWORTH, COMTE DE STRAFFORD.

" Alors j'ai du frémir, et je me suis armé  
" Pour l'Etat en péril, pour le trône opprimé,  
" Pour maintenir la force à nos loix tutélaires,  
" Pour arracher le peuple aux fureurs populaires."

*Published as the Act directs, for the Life & Tragedy of the Earl of Strafford, by Count de Lally Tolendal.*



*Lally (T.G.) Monopie de Lally Tolendal*  
85918

LE

COMTE DE STRAFFORD:

TRAGÉDIE,

EN CINQ ACTES, ET EN VERS.

PAR

*Le* COMTE de LALLY-TOLENDAL.

---

LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE T. SPILSBURY ET FILS:

Et se vend chez MM. ELMSLEY, *Strand*; EDWARDS, *Pall-Mall*;  
WHITE, *Piccadilly*; DE BOFFE, *Gerard-Street, Soho*:

Et à DUBLIN, chez Mr. W. JONES.

---

M.DCC.XCV.

COMTE DE STRAFFORD





A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

*LE PRINCE HENRI*

DE PRUSSE.

MONSEIGNEUR,

**E**N demandant à Votre Altesse Royale la permission d'inscrire son nom en tête de cet Ouvrage, ce n'est point un tribut ordinaire que j'ai prétendu lui payer ; c'est un devoir, ce sont plusieurs devoirs à la fois que j'ai voulu, que j'ai dû remplir, avec autant de religion pour les intérêts qui m'animent, que de reconnaissance pour les bontés qui m'honorent.

Je l'ai dit à Votre Altesse Royale, dans un de ces épanchemens que sa sensibilité inspire & permet : deux grandes douleurs se feront partagé toute la durée de mon existence ; deux assassinats auront empoisonné,

l'un le commencement, l'autre la fin de ma vie, l'affassinat de mon père, & celui de mon Roi.

Condamné par la cruauté des circonstances à ne pouvoir servir efficacement ni l'un ni l'autre, j'ai du moins autant qu'il a été en moi, consigné à la postérité ces deux mémoires innocentes, qu'il doit m'être permis d'associer.

Dans ces deux époques, qui, malgré la distance immense des victimes, ont cependant plus d'un point de réunion (car la corruption des jugemens est le symptôme le plus menaçant de la dissolution des empires, & ce système de persécutions judiciaires, établi par-tout, en France, contre les Représentans du Souverain, a été le premier germe de la révolte contre le Souverain lui-même)—dans ces deux époques, dis-je, vous avez daigné, Monseigneur, être le juste appréciateur de mes sentimens, la confident généreux de mes efforts, & l'auguste consolateur de mes peines. Mes malheurs ont toujours rencontré vos vertus.

C'est de tous ces intérêts, Monseigneur, qu'est rempli l'ouvrage que vous m'avez permis d'annoncer sous vos auspices. Sans cela, aurais-je présumé de vous l'offrir?—sans cela, aurais-je songé à le publier?

Il y aura six ans, le vingt-deux du mois prochain, que Votre Altesse Royale a connu la Tragédie du *Comte de Strafford*. Vous voulûtes entendre la pièce; elle n'était pas entièrement finie; elle le fut pour vous, Monseigneur. Ce n'était pas d'un ouvrage d'esprit que Votre Altesse Royale était curieuse. Toujours constant dans ce genre particulier de bonté,



qui vous a si fortement attaché toutes les facultés de mon ame, vous pressentiez l'allégorie jointe à l'histoire. C'était le cœur du PRINCE HENRI, qui avait besoin de voir les malheurs de Strafford peints par le fils du malheureux Lally.

Vous vîtes, Monseigneur, que vous ne vous étiez pas trompé. C'était, en effet, dans le principe, un ouvrage purement dédié aux mânes de mon père. Quoique la comparaison ne pût pas s'établir sous tous les rapports, cependant le Comte de Strafford, décapité à Londres au mois de Mai 1641, & le Comte de Lally, décapité, à Paris, au mois de Mai 1766, offraient mille traits de ressemblance dans leur caractère, leur conduite, leur infortune, leur mort. Tous deux avaient aimé passionnément leur Roi, l'un en ministre & en favori, l'autre en serviteur & en soldat.—Tous deux, arrivés dans les différentes contrées où chacun devait représenter son souverain, s'étaient plaints, presque dans les mêmes termes, d'avoir trouvé pour co-opérateurs une espèce d'hommes ne sachant que sacrifier à leur intérêt personnel les intérêts les plus sacrés du Roi & de l'Etat.—Tous deux, par leur mission, par leur zèle, par leur franchise, par leur impétuosité, s'étaient attiré le même genre d'ennemis, les avaient bravés, & en avaient été victimes.—Tous deux, avertis qu'on allait les dénoncer, & pressés par leurs amis de se défendre de loin, avaient été au devant des fers, & avaient dit,

*J'apporte ici ma tête avec mon innocence.*

Ce que la perfidie puritaine avait fait contre l'un, la



perfidie jésuitique l'avait fait contre l'autre. Strafford *livrant Newcastle aux Ecoffais*, n'avait rien de plus absurde que Lally *livrant Pondichéry aux Anglais*. Enfin, pour ne pas se perdre dans la comparaison des deux procédures, où l'on pourrait suivre pas à pas les mêmes iniquités, & pour courir au dernier trait du parallèle, ainsi qu'au plus frappant, les meurtriers de l'un & de l'autre, ne pouvant parvenir à forger contre eux un seul délit positif, avaient fini par imaginer le système de *l'ensemble & du résultat*, *l'évidence constructive*, la *trahison par accumulation*, la *trahison par approximation*.

*Ce sont les gouttes de la pluie*, avait dit Glynn, dans le Procès de Strafford, *dont chacune, quand on la regarde tomber, ne porte avec elle ni effroi, ni ravage; mais qui, ramassées toutes ensemble, couvrent la surface de la terre, & se changent en torrent dévastateur*. Avec moins de génie, & avec autant de perversité, le Conseiller Pasquier avait dit à ses collègues, en leur demandant la tête du Général Lally: *Il n'y a pas de délit simple. Il faut voir l'ensemble. En détaillant trop chaque chef séparément, on tombe dans l'inconvénient d'atténuer, par partie, une masse qui est considérable*.

A la suite de ces rapprochemens cruels, il en était un du moins sur lequel je pouvais me reposer avec quelque douceur, celui de la force & des consolations que les deux victimes avaient trouvées dans la religion. C'était, en vérité, quelque chose de merveilleux, que de les suivre dans leur dernier jour, éprouvant tous deux les mêmes sentimens, parlant le même



langage, repoussant avec le même dédain toute communication entre eux & le tribunal homicide; annonçant, avec le même calme, que *déformais leur procès était évoqué à un tribunal plus élevé, à celui de qui l'on n'avait à craindre ni erreur ni injustice.*

Voilà, Monseigneur, tout ce dont j'avais été plein en composant ma tragédie. Fidèle aux grandes masses historiques, j'avais cru pouvoir créer çà & là quelques circonstances de détail, qui, sans dénaturer le héros de ma pièce, rappelleraient celui de mon cœur. Ainsi des Anglais pourront être surpris de voir Strafford montrer ses cicatrices. Pour la vraisemblance morale, il suffisait que Strafford eût été général d'armée, & qu'on lui reconnût un grand courage. Dans la vérité du fait, tout Paris eût reconnu mon père, sortant de l'information clandestine de la Bastille; comparaisant, pour la première & la dernière fois, devant ses juges, encore bien clandestinement; découvrant devant eux sa tête blanchie, leur montrant sa poitrine couverte de blessures, & s'écriant—*Voilà donc la récompense de soixante ans de services!*

Des Anglais, instruits dans tous les détails du procès de Strafford, s'étonneront encore de ce qu'avant de montrer le Comte d'Arundel à la tête des Pairs, j'aie produit d'abord un grand sénéchal, offrant ce caractère auguste & consolant, qui fait aujourd'hui des tribunaux Britanniques l'objet de la vénération & de l'envie des autres peuples. En effet, il est bien certain que ces Pairs furent présidés dès le début par ce Comte d'Arundel, ennemi juré de l'accusé, qui,



dans tous les incidens de la procédure, montra une partialité criminelle pour les calomniateurs, & qui, déjà coupable de ne s'être pas récusé comme juge, porta l'impudeur jusqu'à être un des commissaires pour la sanction du bill de mort.

Mais c'est qu'avant de montrer à la France la justice de la Grande-Bretagne intervertie par des factieux à main armée, je voulais lui montrer cette justice dans son état naturel, sous le règne paisible des loix. Je voulais lui faire apprécier les bénédictions d'une procédure publique, où l'on est jugé par ses Pairs. Je voulais offrir à son hommage, & à son imitation, ce génie de l'humanité toujours empreint dans le cœur, sur les lèvres, dans les regards d'un Juge Anglais; ce génie religieux & conservateur, qui frémit à la seule idée d'un piège tendu à l'imprévoyance ou d'une insulte faite au malheur; qui respecte, même quand il accuse; qui protège, même quand il attaque; qui console, même quand il frappe; & qui aime mieux épargner vingt coupables, que de risquer le meurtre d'un seul innocent. Combien, grand Dieu! nous étions éloignés de cet esprit! Qu'on ne parle pas de ce qui a suivi: ce serait citer l'effet pour nier la cause. D'ailleurs, je ne prétends pas, ici, mesurer les maux entre eux; je compare le bien & le mal. On peut discuter sur les institutions des hommes; il n'y a rien à dire sur la rage des démons.

Il ne peut plus être question désormais d'une infinité de nuances, qui, dans chaque rôle de ma pièce, avaient une intention particulière, & une application



directe. Je dois les voiler aujourd'hui: on ne se venge point des malheureux. Simple particulier, je les ai combattus treize ans dans leur toute-puissance. Homme public, je me suis interdit de les attaquer sur le penchant de leur ruine, quoique j'en eusse reçu la mission. J'ai fait plus: j'ai trouvé qu'une fois on les accusait injustement, & ils m'ont entendu les défendre. Maintenant que le vertueux & le prévaricateur, le sage & l'insensé sont tombés, pêle-mêle, sous la hâche du crime, il faut répandre sur tous le sentiment qui était dû à beaucoup; il faut attribuer le bien aux hommes, & le mal aux institutions: on ne peut que plaindre & respecter des victimes.

Mais quand ces allusions personnelles disparaissaient pour tout autre que pour moi, quel intérêt plus poignant & plus étendu venait s'attacher, Monseigneur, à l'ouvrage que votre nom va consacrer! comme le tableau devenait plus sombre en proportion de ce que le cadre devenait plus grand!

Dès l'année 1787, lors de cette Assemblée de Notables, la première des nouveautés qui menaçaient la France, *le Comte de Strafford*, quoique non encore terminé, avait déjà pris, par le rapport des évènements naissans, une espèce de caractère public. Quelques lectures partielles m'avaient été demandées à Versailles. Quelques sentences avaient été retenues. Un des personnages les plus justement distingués entre les Notables avait cité au Président d'un bureau ce vers du rôle de Pym:

*La Couronne a ses droits, mais le peuple a les siens.*



& le Président lui avait répondu par un vers du rôle de Charles I :

*Renverser un État, n'est pas le réformer.*

Je suis sûr, Monseigneur, que, même en mettant à part vos bontés pour l'auteur, vous vous appellerez long-temps cette lecture dont j'eus l'honneur de vous faire hommage le 22 Janvier 1789, la maison où elle se fit, les auditeurs qu'elle eut, & l'effet qu'elle produisit. On songeait aux Etats-Généraux, qui allaient s'ouvrir dans trois mois; on songeait à la disposition des esprits; & l'on frémissait. Je me suis souvent rappelé, Monseigneur, quelques mots que vous me dîtes alors. A la veille de ce grand engagement, vous mesuriez l'arène politique de la France, avec ce même coup-d'œil qui avait mesuré le champ de bataille de Friedberg; mais ici, malheureusement, vous n'étiez que témoin.

Ces tristes pressentimens ne furent que trop tôt réalisés. Ma tragédie devint une prophétie littérale. On me pressa de la faire représenter: on m'en faisait presque un devoir. Je sais bien qu'on n'a que trop éprouvé, par la suite, le pouvoir de la poésie théâtrale sur les esprits d'un peuple rassemblé.

*Thirtausque mares animos in prælia cogit.*

Je fais bien que le sujet venait au secours de mes trop faibles moyens; qu'on eût cherché vainement ailleurs un plus grand & plus touchant exemple de loyauté; que le danger de la faiblesse pour les rois, celui de la sédition pour les peuples s'y montraient à chaque



scène. Mais les corrupteurs populaires avaient résolu de si bonne heure d'empoisonner toutes les sources de l'instruction publique ! Les ouvrages les plus innocens étaient tellement dénaturés, les plus coupables tellement encouragés ! On prodiguait *Brutus* & *Guillaume Tell*, pour calomnier les vertus de *Louis XVI* avec les crimes de *Tarquin* & de *Grifler*. On ne cessait de montrer au peuple *César* massacré pour avoir ravi la liberté aux Romains, afin de l'enhardir à massacrer *Louis XVI* qui avait donné la liberté aux Français. Enfin paraissait cette infâme production de *Charles IX*. signal de toutes les horreurs qui l'ont suivie, la honte des mœurs & des arts, qu'une scélératesse en délire surnommait *l'Ecole des Rois*. La Tragédie du *Comte de Strafford* n'était pas de nature à trouver place parmi de telles intentions, ou avec de tels ouvrages.

Votre Altesse Royale fait par quelles circonstances j'ai pu être amené à la publier maintenant. Je les ai même clairement indiquées au public ; car j'ai cru avoir besoin d'une apologie pour faire imprimer, dans un tel moment, une production qui, au premier aspect, semble n'être que littéraire. Auteur de *Zaïre* ou de *Phèdre*, je doute qu'aucun motif eût pu me déterminer à mettre au jour ces chef-d'œuvres avant des temps plus heureux. Mais tout ce qu'on pleure, tout ce qu'on craint, tout ce qu'on désire, se retrouve dans *le Comte de Strafford*. Les leçons de l'histoire ! les leçons de l'histoire ! ce sont peut-être les seuls qu'on puisse recevoir, lorsque tant d'orgueils sont en jeu, & tant d'irritations aux prises. La



vanité n'est pas compromise à recevoir l'avis des morts. On ne les trouve pas sur le chemin de son ambition. On ne s'aigrit pas avec eux par la dispute. On ne force pas une vérité à disparaître du livre qu'on lit, comme on la force à mourir sur les lèvres de l'homme qu'on écoute. Enfin, tel craint & déteste la présence de la vertu, qui la regrette & la chérit lorsqu'elle ne vit plus que dans la mémoire :

——— Virtutem incolumen odimus,  
Sublatam ex oculis quærimus invidi.

Or, à deux ou trois scènes près données à l'effet théâtral, & où la vérité des mœurs supplée à la réalité des circonstances, la Tragédie du *Comte de Strafford* n'est autre chose que l'histoire ; & de plus elle a été pour moi l'occasion d'un nouveau travail purement historique, devenu si intéressant à mes yeux par tous les résultats qu'il donne, que je me suis surpris à oublier l'ouvrage d'autrefois pour celui d'aujourd'hui.

J'avais promis un *Essai sur la Vie du Comte de Strafford*. J'ai voulu le connaître tout entier. Je ne voyais plus en lui que lui-même. Je n'ai pas tardé à m'appercevoir qu'on ne pouvait écrire l'histoire d'un tel homme, sans écrire celle de son temps ; & quel temps que le sien, rapproché du nôtre ! Le sujet m'a entraîné. A peine avais-je quitté la rive, que je n'ai plus vu de bords ; ce n'est pas sans peine que j'ai pu la regagner. J'avais annoncé soixante pages ; j'en publie plus de quatre cents. En voyant l'ouvrage s'étendre ainsi, j'ai regretté de ne l'avoir pas divisé



en chapitres, pour soulager l'attention du lecteur. J'y ai suppléé, autant que j'ai pu, par plusieurs repos indiqués à des époques marquantes. J'ai écrit avec abandon & avec conscience, comme je sentais & comme je voyais. Tout imparfait qu'il est, je crois mon livre digne de l'intérêt d'un homme de bien, & de la méditation d'un homme sage.

A ces titres seuls, Monseigneur, je devais vous l'offrir. Je vous remercie d'avoir accepté l'hommage public que j'avais besoin de vous rendre. Je vous remercie de tout ce que je vous ai dû. Je prie le Ciel de vous accorder une vie aussi longue qu'elle est brillante, & aussi fortunée qu'elle est chérie. Faites les délices de ce qui vous environne, après avoir fait l'admiration de l'Europe. Soyez couvert de gloire pour avoir vaincu, comblé d'amour pour avoir gémi de vaincre. Soulagez l'infortune, consolez la douleur, réconciliez le titre de prince avec le nom d'ami ! Protégez les lettres, les arts, la vraie philosophie. Qu'on associe le *Rhimsberg* du PRINCE HENRI avec le *Chantilly* du GRAND CONDÉ. Soyez enfin, ainsi que cet immortel FRÉDÉRIC, avec lequel vous marcherez d'un pas fraternel vers la Postérité, un argument de plus aux yeux des peuples pour ce gouvernement créateur & conservateur dont ils ne peuvent se passer, pour cette unique, héréditaire, & suprême magistrature, qui doit être juste & bienfaisante ; mais qui doit, en même tems, être aussi sacrée, qu'elle est nécessaire au bonheur des hommes & au repos de la terre.

Que votre Altesse Royale reçoive, avec sa bonté ordinaire, l'hommage du plus tendre, comme du plus profond respect, avec lequel je serai toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

De votre Altesse Royale,

Le très-humble &  
très-obéissant Serviteur,

LALLY-TOLENDAL.

*Londres, 20 Decembre, 1794.*



# LISTE

DES

## SOUSCRIPTEURS.

---

HIS ROYAL HIGHNESS THE PRINCE OF WALES,  
SON ALTESSE ROYALE LE PRINCE HENRI DE PRUSSE,  
S. A. S. MADAME LA PRINCESSE DE CARIGNAN.

---

### A.

Mr. le Comte de L' ..... AIGLE  
Mr. le Chevalier de L' ..... AIGLE  
J. Julius ..... ANGERSTEIN, Esq.  
Divers ..... ANONYMES  
Thomas ..... ANSON, Esq. M. P.  
Mr. le Chevalier D' ..... ARAUJO, Ministre de Portu-  
gal à la Haye.  
Mr. et Made D' ..... ARBLAY  
R. Hon. Lord ..... ARUNDEL  
Mr. .... AUDRAS

### B.

John Thomas ..... BATT, Esq.  
Lady ..... BEAUCHAMP FROSTER  
M. L. M. P. D. .... B——  
Sir Richard ..... BEDINGFIELD, Bt.  
..... BENN, Esq.

# LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

Mr. de .....BERTRAND-MOLLEVILLE,  
ancien Ministre d'état de la Marine en France.  
Sir Lambert .....BLACKWELL, Bt.  
Made la Comtesse de.....BLOT  
Made la Comtesse de.....BOISGELIN  
Ayfcoghe .....BOUCHERETTE, Esq.  
Made la Duchesse de.....BOUILLON  
Richard .....BOSANQUET, Esq.  
Walter .....BOYD, Esq.  
Rever. Fitz-John .....BRAND  
Mrs. ....BRANTHWAYTE  
Hon. Valentine.....BROWN  
Mr. du .....BUCQ  
Charles .....BUTLER, Esq.  
Rev. Dr.....BURNEY  
Robert .....BUXTON, Esq. M. P.

## C.

Made la Vicomtesse de .....CAMBIS  
M. le Marquis de .....CAZEAUX  
Mr. de .....CAZEAUX, fils  
Dr.....CHAMBERS, D. M.  
Earl of .....CHOLMONDELEY, Lord  
Chamberlain to his R. H. the Prince of Wales.  
John Barker .....CHURCH, Esq. M. P.  
Mrs.....CHURCH  
Right Hon. Lady .....CLIFFORD  
Hon. Robert.....CLIFFORD  
General Sir Henry.....CLINTON, Bt. M. P.  
Mrs.....COKE  
Rev. Dr.....COLOMBINE, D. D.  
Lady.....COMPTON and her Daughter  
Edward.....CONSTABLE, Esq.  
General.....COWPER



# LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

L — ..... CONCANNON, Esq.  
Hon. Mrs. .... CORNWALLIS  
Washington ..... COTES, Esq.  
Made la Princesse de ..... CRAON  
John ..... CRAWFURD, Esq.  
Charles Payne ..... CRAWFURD, Esq.  
Mr. le Comte de ..... CROIX  
John ..... CURLING, Esq.

## D.

Mrs. .... DALBIAC  
..... DEVEREUX, of Wexford, Esq.  
His Grace the Duke of ... DEVONSHIRE  
Her Grace the Duchesse of ... DEVONSHIRE  
Right Hon. Viscount ..... DILLON  
Right Hon. Visc. Dowager ... DILLON  
Hon. Henry Augustus ..... DILLON  
Hon. Miss ..... DILLON  
Hon. Colonel Henry ..... DILLON  
Right Hon. Mr. Secretary ... DOUGLAS  
Lady Catherine ..... DOUGLAS  
Lady J. .... DOUGLAS  
Hon. Charles ..... DORMER  
Right Hon. Viscount ..... DUDLEY AND WARD  
Right Hon. Henry ..... DUNDAS, his Majesty's Se-  
cretary of State  
Lady Jane ..... DUNDAS  
Mr. .... DUNDAS, of Richmond  
Right Hon. Viscount ..... DUNGANON  
Mr. le Marquis de ..... DURAS, Premier Gentil-  
homme de la Chambre du feu Roi de France.  
M.R. Lord Bishop of ..... DURHAM

## LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

E.

Hon. S. E. . . . . EARDLEY  
His Excellency Sir Gilbert ELLIOT, Bt. Lord Lieut. of  
Corfica.  
Sir Henry . . . . . ENGLEFIELD, Bt.  
Made la Comtesse d' . . . . ENNERY

F.

Made de.....FENILLE  
Right Hon. General.....FITZPATRICK, M. P.  
His Excellency Earl of.....FITZWILLIAM, Lord Lieut.  
of Ireland.  
Made la Comtesse de.....FLAHAUT  
Lady Elizabeth.....FOSTER  
Right Hon. C. J.....FOX, M. P.

G.

Ignatius .....	GAHAGAN, Esq.
Mr. de .....	GARVILLE
Rev. John .....	GOOSH
William .....	GRANT, Esq. M. P.
Right Hon. Lord .....	GRENVILLE, his Majesty's Secretary of State.
Hon. Thomas .....	GRENVILLE, M. P.
Charles .....	GREY, Esq. M. P.
Countess Dowager of .....	GUILFORD



LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

H.

Sir Charles .....	HALKETT, Bt.
John .....	HALKETT, Esq.
Lady Anne .....	HALTON
Earl of .....	HARCOURT, Master of the Horse to her Majesty.
George .....	HARDINGE, Esq. M. P. Sollicitor General to her Majesty.
Mrs. ....	HARDINGE
James .....	HARE, Esq. M. P.
Right Hon. Lord .....	HAWKE
Right Hon. Lady .....	HAWKE
William .....	HAYLEY, Esq.
Right Hon. Lord .....	HAWKESBURY
Made la Princesse d' .....	HENIN
Rt. Hon, Visc. Dowager of .....	HEREFORD
Sir Robert .....	HERRIES
Hon. Frederic .....	HERVEY
Hon. Henry .....	HOBART
Hon. Miss .....	HOLROYD
Hon. Miss Louisa .....	HOLROYD
Mrs. ....	HOLROYD
Field-Marechal Sir G. ....	HOWARD, M. P.
William .....	HUSKISSON, Esq.

I.

Joshua .....	IREMONGER, Esq.
Mrs. ....	IREMONGER
Jeremiah .....	IVES, Esq.
Miss .....	IVES
Miss Sophia .....	IVES

# LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

## J.

Général Comte de .....JARNAC  
 Hon. Colonel .....JENKINSON, M. P.  
 Sir William .....JERNINGHAM, Bt.  
 Hon. Lady .....JERNINGHAM  
 George .....JERNINGHAM, Esq.  
 Edward.....JERNINGHAM, Jun. Esq.  
 Miss .....JERNINGHAM  
 Edward.....JERNINGHAM, Esq.  
 Général Chevalier de .....JERNINGHAM

## K.

Withshed .....KEENE, Esq. M. P.

## L.

Thomas.....LALLY, of Miltown, Esq.  
 Marquifs of .....LANSDOWNE  
 Charles .....LATON, Esq.  
 His Grace the Duke of....LEEDS  
 Mrs. ....LEGGE  
 Rev. William.....LEIGH  
 Mr. de .....LEUTRE  
 William.....LOCK, Esq.  
 Mrs.....LOCK  
 William.....LOCK, Jun. Esq.  
 Charles.....LONG, Esq. M. P.  
 Mrs.....LONG  
 Right Hon. Lord .....LOUGHBOROUGH, Ld. High  
 Chancellor of Great Britain.  
 Mr. le Marquis de.....LUSIGNAN



# LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

## M.

- Mr. le Comte de .....MAC-CARTHY-LEVIGNAC  
 Rev. Mr. ....MAC-CARTHY  
 Sir John.....MAC-PHERSON, Bt.  
 Mr. ....MALOUE  
 Earl of.....MANSFIELD, Lord President  
                   of his Majesty's Privy Council.  
 Rev. Charles.....MELLISH  
 Right Hon. Lord .....MENDIP  
 Mr. le Marquis de.....MONCIEL, ancien Ministre  
                   d'état de l'intérieur en France.  
 Colonel .....MONEY  
 Mr. le Comte de.....MONLOSIER  
 Sir Hugh .....MONRO, Bt.  
 Mrs.....MONTAGU  
 Earl of.....MORTON, Ld. Chamberlain  
                   to her Majesty.  
 Mr. ....MOUNIER  
 Général Comte de .....MUN

## N.

- Mr. le Comte Louis de....NARBONNE, ancien Ministre  
                   d'état de la Guerre en France.  
 Mr. ....NECKER, ancien Ministre  
                   d'état des finances en France.  
 Countess of.....NEWBURGH  
 Rev. Norton.....NICHOL  
 M. le Duc de .....NOAILLES, Capitaine des  
                   Gardes du feu Roi de France.  
 M. le Comte de.....NOAILLES  
 Made la Comtesse de.....NOAILLES

# LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

Hon. Frederick .....NORTH, Secretary of State  
in Corfica.

Hon. Francis .....NORTH

Lady Anne .....NORTH

Earl of .....NORTHAMPTON

M. R. Lord Bishop of ....NORWICH

## O.

Earl of .....ORFORD

Earl of .....OSSORY

## P.

John .....PARADISE, Esq.

John .....PARK, Esq.

John .....PATTESON, Esq.

Right Hon. Lord .....PELHAM

Right Hon. Thomas .....PELHAM, M. P.

John .....PENDERGAST, D. M.

Mrs. ....PHILLIPP

Mr. ....PINKNEY, Ministre des états  
unis d'Amérique à la Cour de Londres.

Right Hon. William .....PITT, Chancellor of Exche-  
quer, &c.

Mrs. J. ....PITT

Mr. le Prince de .....POIX, Capitaine des Gardes  
du feu Roi de France.

Lady .....POLWARTH

Mrs. ....PORTER

Right Hon. Lord .....POWIS

.....POYNTE, Esq.

P. D. ....P.....



# LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

## R.

George .....RAMUS, Esq.  
 Mrs. ....RAMUS  
 Mr. ....REMANT de Hambourg  
 Mr. ....RIBES, receveur de la liste  
                   civile de S. M. Louis XVI.  
 M. le Comte de .....RICÉ  
 His Grace the Duke of....RICHMOND, Master General  
                                   of Ordnance.  
 Richard .....RIPLEY, Esq.  
 Right Hon. Lord .....RIVERS, a Lord of His  
                                   Majesty's Bed Chamber.

## S.

Prince Emmanuel de.....SALM  
 Weyward.....SAINT-LEGER, Esq.  
 Made la Baronne de.....SAINT-MARCEAU  
 Earl of.....SELKIRK  
 Lady .....SHEE  
 Right Hon. Lord .....SHEFFIELD, M. P.  
 Right Hon. Lady.....SHEFFIELD  
 Francis .....SHELDON, Esq.  
 Richard Brindsley .....SHERIDAN, Esq. M. P.  
 C. D.....S———  
 Hon. Lady.....SMITHE  
 Earl of.....SPENCER, First Lord of the  
                                   Admiralty.  
 Made la Baronne de .....STAËL DE HOLSTEIN  
 Thomas .....SUFFIELD, Esq.  
 John .....SULLIVAN, Esq. M. P.  
 Z. Robert.....TAYLOR, Esq.

## T.

M. le Comte de .....TESSÉ, grand d'Espagne et  
                                   premier Ecuyer de la feue Reine de France

# LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

Made la Comtesse de.....TESSÉ  
 Rev. John .....TIGHE  
 M. le Comte Alexandre de..TILLY  
 Made la Comtesse de la ....TOUR-DU-PIN-GOUVERNET  
 Right Hon. Charles .....TOWNSHEND, M. P.  
 Hon. Thomas .....TOWNSHEND, Esq. M. P.  
 John .....TRAILE, Esq.  
 Hon. Mr.....TREVOR, Min. Plenip. to  
                   his Majesty, at the Court of Turin.  
 Hon. Mrs.....TREVOR  
 Sir John.....THROCKMORTON, Bt.

## V.

Richard .....VANS-AGNEW, Esq.  
 Made de la.....VILLEBAGUE  
 M. le Comte de.....VILLEBLANCHE

## W.

Berry .....WAY, Esq.  
 Sir Godfrey.....WEBSTER, Bt.  
 Lady .....WEBSTER  
 Benjamin .....WEST, Esq. President of the  
                   Royal Academy.  
 John .....WIBBE WESTON, Esq.  
 Thomas .....WILKIESON, Esq.  
 Thomas .....WODEHOUSE, Esq.  
 Thomas .....WRIGHT, Esq.  
 Earl of.....WYCOMB, M. P.  
 Right Hon. William .....WYNDHAM, Secretary at  
                   War to his Majesty.  
 Joseph .....WYNDHAM, Esq.  
 Sir Watkin Williams....WYNNE, Bt.

## Y.

Sir William .....YOUNG, Bt. M. P.



## E R R A T A.

Page 5, vers 26—qui veut les rendre heureux, *lisez*, qui veut le rendre, &c.

— 12, dernier vers—ui, *lisez* qui.

— 29, vers 20—encore, *lisez* encor.

— 40, — 6—Lorsqu'à tous mes conseils, *lisez* tes conseils.

— 49, — 3—ses tyrans, *lisez* ces tyrans.

— 67, — 14—haine, *lisez* haines.

— 74, — 3—la prendre, *lisez* le prendre.

— 77, — 11—encore, *lisez* encor.

— 84, — 20—surprendre, *lisez* suspendre.

*Ibid.* — 24—après frémissante ôtez la virgule.

— 85, — 10—après tronqué ôtez la virgule.

— 87, — 16—de mon amour, *lisez* de tant d'amour!

— 119, — 17—des liens, *lisez* ces liens.

— 134, — 9—moi seul je suis coupable, *lisez* C'est moi qui suis coupable.

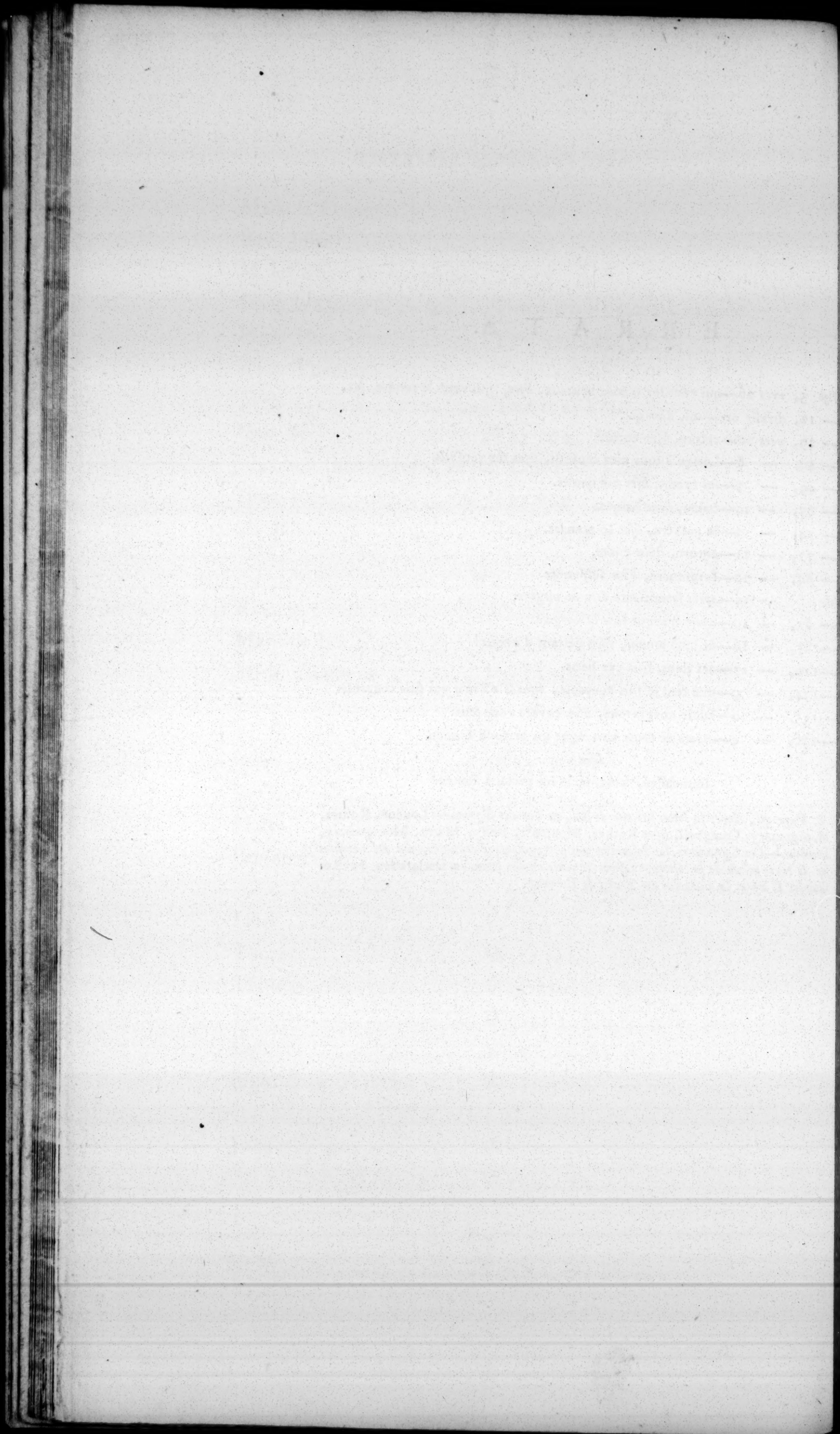
— 135, — 10—faible envers tous, *lisez* envers vous tous.

— 136, — 9—Alors de toute part règne un profond silence.

*lisez*

Immobiles, saisis, nous lui prêtons silence.

N. B. Page 36, Après la lettre lue par le Roi, au lieu des Signatures Loudon, Rothes, Montgomery, Campbell, *lisez* Rothes, Montrose, Lesly, Marre, Montgomery, Loudon.—Ces Signatures, sur lesquelles varient quelques Ecrivains, ont été vérifiées sur le texte même de la lettre, rapportée toute entière dans la Déclaration du Roi Charles I. après la violation du Traité de Berwick.





---

LE  
COMTE DE STRAFFORD,  
TRAGÉDIE.

---

## PERSONNAGES.

CHARLES I. *Roi d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande.*

THOMAS WENTWORTH, COMTE DE STRAFFORD, *Principal Ministre d'Angleterre, Lord Lieutenant d'Irlande, commandant en chef les Troupes du Roi contre les Révoltés d'Ecosse, &c.*

ELIZABETH, COMTESSE DE STRAFFORD.

WILLIAM, ANN, & ARABELLA, *Enfans du Comte & de la Comtesse.*

SIR GEORGE WENTWORTH, *Frère du Comte.*

PYM, *Membre des Communes d'Angleterre, Chef du Parti Puritain.*

LORD LOUDON, *Député des Covenantaires d'Ecosse.*

BELLEW, *Député des Communes d'Irlande.*

CARLETON, *Secrétaire d'Etat.*

*Le Grand Sénéchal de la Couronne.*

*Pairs & Communes d'Angleterre.*

BALFOUR, *Lieutenant de la Tour.*

*Plusieurs Officiers du Roi & de la Reine.*

SYDNEY, *Gouvernante des Enfans du Comte & de la Comtesse.*

EDMOND, *Ecuyer du Comte de Strafford.*

BESTWICK, *Agent de Pym.*

*Troupe de Factieux.*

*Prisonniers Ecosseis.*

*Officiers & Soldats Irlandais.*

*Officiers, Gardes, Soldats, Peuple Anglais.*

LA SCENE EST A LONDRES.



---

## A C T E I.

### S C È N E I.

LA COMTESSE DE STRAFFORD. SYDNEY.

Le Théâtre représente l'intérieur du Palais de *White-Hall*. Sur le devant de la Scène est un Vestibule ouvert, tenant à divers Appartemens, parmi lesquels est celui de la Comtesse de Strafford, & qui laisse entrevoir, au fond d'une longue galerie, une porte de l'Appartement Royal.—Il est très-matin, & la Comtesse de Strafford paroît errer dans le Palais, avec toutes les démonstrations de l'inquiétude.

SYDNEY.

**M**ADAME, où courez-vous ? quel transport vous agite ?

De mes plus tendres soins votre douleur s'irrite.

Le sommeil, qui suspend les pleurs des malheureux,

N'apporte plus de calme à vos tourmens affreux.

L'aspect de vos enfans vous fait verser des larmes.

Le nom seul de leur père excite vos alarmes.

J'ai reçu ces enfans, quand ils ont vu le jour ;

J'ai partagé pour eux les soins de votre amour :

J'ai des droits sur les pleurs qu'ils coûtent à leur mère.

Ne me dérobez plus ce funeste mystère.

Quel est ce désespoir qui s'attache à vos pas ?

Quel malheur vous poursuit ?

LA COMTESSE.

Eh ! ne le vois-tu pas ?

B

Et peux-tu méconnaître, au trouble qui me presse,  
 Le danger d'un Epoux si chér à ma tendresse ?  
 D'autres yeux que les miens, pour des soins différens,  
 Sydney, sont au sommeil fermés depuis long-temps.  
 Le crime autour de lui veille pour le surprendre ;  
 Que son Epouse au moins veille pour le défendre.  
 Je ne fais ; mais ce jour est horrible pour moi :  
 De noirs pressentimens glacent mon cœur d'effroi.  
 Hier, près de ces lieux, j'ai vu la troupe obscure  
 De ces vils délateurs, rebut de la nature,  
 Qui fouillent les secrets du mortel malheureux,  
 Et de la trahison font un trafic honteux :  
 On courait, on cherchait, on assiégeait ma porte.  
 Pym, traînant en tous lieux son insolente escorte,  
 Parle de liberté, de vengeance, de loi,  
 Accuse hautement les Ministres du Roi.  
 Un message est venu de l'Ecosse rebelle.  
 On a d'Irlande aussi reçu quelque nouvelle.  
 On conspire, te dis-je ; & c'est sur mon Epoux  
 Que tous ces factieux ont dirigé leurs coups.  
 Strafford combat l'Ecosse ; il gouverne l'Irlande ;  
 Et l'Angleterre fait que son Roi le demande :  
 Voilà, voilà l'objet de tous ces Comités,  
 Où des trois Nations siègent les Députés ;  
 Et toujours, dans ces temps de révolte & de crime,  
 C'est le plus vertueux qu'on choisit pour victime.

S Y D N E Y.

Mais, Madame, aujourd'hui Mylord est dans son camp.  
 Que fait là contre lui ce murmure impuissant ?



Eh ! quoi, par des discours vous ferez alârmée,  
Lorsque, pour se défendre, il a toute une armée ?

LA COMTESSE.

Eh ! qui me répondra, même de ses soldats ?  
Jamais camp ne vit-il éclore d'attentats ?  
Moins haï des méchans, moins zélé pour son maître,  
Où périt Buckingham, poignardé par un traître ?  
Non, je crains tout. D'ailleurs le Roi mande Strafford.

SYDNEY.

Eh bien ! le Roi, Madame, est garant de son fort.  
Que peut donc un tel ordre annoncer de sinistre ?  
Jamais Roi n'eut, sans doute, un plus digne Ministre.  
Mais, il faut l'avouer, jamais Ministre aussi  
Ne fut plus honoré que Mylord l'est ici.  
Charles veut voir le Comte en tous lieux, à toute heure ;  
Il a dans son palais marqué votre demeure.  
Les titres, les honneurs préviennent vos desirs.  
Tout est commun entre eux, projets, chagrins, plaisirs.  
Ainsi que la vertu, l'amitié les assemble ;  
Réunis, séparés, ils gouvernent ensemble :  
Et l'ami, que son Prince éleva jusqu'à lui,  
Contre des Factieux pourrait manquer d'appui,  
Madame ! Et vous craignez que le Roi n'abandonne  
Le grand homme, qui l'aide à porter sa couronne !

LA COMTESSE.

Cherche d'autres raisons pour calmer mon effroi.  
Tu ne connais donc pas & ce Peuple, & son Roi ?

Charles, né généreux, honnête homme, ami tendre,  
 Aimant la vérité, se plaissant à l'entendre ;  
 Dans tout autre pays Souverain adoré ;  
 Ici, trahi sans cesse, & toujours déchiré ;  
 Par d'injustes chagrins poussé hors de lui-même ;  
 Hardi dans ses projets, dans ses desirs extrême ;  
 Mais n'osant pas finir ce qu'il a commencé ;  
 Mais faible, mais tremblant quand il a menacé ;  
 Tel enfin, qu'il vaut mieux l'offenser que lui plaire,  
 Et qu'on craint sa faveur bien plus que sa colère ?  
 Et ce Peuple insensé, toujours ivre de sang,  
 Qui de ses propres mains se déchire le flanc ;  
 Prenant pour Liberté la licence du crime ;  
 Jouet de son Sénat, qui le trompe, ou l'opprime ;  
 Aimant mieux dans le trouble, au mépris de sa foi,  
 Servir mille tyrans, que chérir un bon Roi ;  
 Terrible à qui le craint, rampant sous qui le brave ;  
 Avec Charles, oppresseur ; sous Henry Huit, esclave ?

## S Y D N E Y.

Hélas ! il est trop vrai ; mais aujourd'hui je voi  
 La cause des Anglais dans celle de leur Roi.

## L A C O M T E S S E.

Et voilà justement le trait qui désespère,  
 Qui du Peuple & du Roi peint mieux le caractère.  
 Qu'avons-nous vu, dis-moi, pendant ces derniers temps ?  
 D'un repos, qu'on lui doit, saisissant les instans,  
 Charles veut voir les lieux où régnaient ses ancêtres,  
 Montrer aux Ecoffais l'héritier de leurs maîtres,



Il les fait malheureux ; il vient les secourir.  
 Son œil cherche leurs maux, son cœur veut les guérir.  
 Cette Religion, & douce & salutaire,  
 Qui descendit du Ciel pour consoler la terre,  
 Il la voit transformée en de sombres fureurs,  
 Enflammant les esprits, & desséchant les cœurs.  
 Il voit de tous côtés une altière Noblesse,  
 Du poids de son pouvoir écrasant la faiblesse ;  
 Un Peuple infortuné, qui tout à la fois craint  
 Et l'homme qui le vèxe, & le Dieu qu'on lui peint.  
 Il veut que ses sujets, au sein de l'innocence,  
 De leur Dieu, de leur Roi bénissent la puissance.  
 Aux désordres des Grands une loi met un frein ;  
 Il annonce, il rappelle un culte plus humain,  
 Qu'en Ecoffe déjà son père a fait renaître.  
 Il revient d'Edimbourg, béni, digne de l'être.  
 Des Prélats aussitôt l'avis est demandé.  
 Par le vertueux Laud un Conseil présidé,  
 Pourfuit, au nom du Roi, sa pieuse entreprise  
 D'unir tous ses sujets dans une même église.  
 Ce culte consolant, trop long-temps oublié,  
 Dans les temples d'Ecoffe est enfin publié.  
 Tout change en un instant :—le Peuple est en furie :  
 Ces Prophètes menteurs qui tourmentent sa vie,  
 Il se révolte, il s'arme, il s'immole pour eux,  
 Et fait la guerre au Roi qui veut les rendre heureux !  
 Charles se voit réduit à lever une armée ;  
 Mais il retient l'ardeur dont elle est animée.

Il montre des foldats, & leur défend d'agir ;  
 Il proclame le crime, & craint de le punir.  
 On conclut un traité, les rebelles le rompent,  
 Il faut armer encor : mais à ceux qui le trompent  
 Charles craint de porter des coups trop affurés.  
 Au nom de tous ces chefs qui fe font parjurés,  
 Loudon insolemment propofe une alliance,  
 Semble traiter ici de puiffance à puiffance.  
 Des fujets révoltés ont des ambaffadeurs !  
 Et l'Anglais ! . . . .

## S Y D N E Y.

Doutez-vous qu'à la fin tant d'horreurs  
 N'excitent fon courroux ? C'eft la foi de fes pères  
 Que voudraient abolir d'audacieux feftaires.  
 Ils ont d'ailleurs fur lui fait une invafion,  
 Ont outragé par-là toute la Nation.

## L A C O M T E S S E.

Non. Ils font révoltés, on les nomme *nos frères* !  
 Que dis-je ? les Anglais fe font leurs tributaires ;  
 On les a foudoyés. Un nouveau Parlement  
 A, dès le premier jour, violé fon ferment.  
 Quand le Roi lui remet le foin de fa vengeance,  
 Avec les Révoltés il eft d'intelligence.  
 On s'affemble, on confpire, & la Religion  
 N'eft plus qu'un vain prétexte à la rebellion :  
 C'eft à qui portera les mains à la couronne.  
 Crois-tu, quand on profcrit tous les foutiens du Trône,  
 Que Lesly dans fon camp, que Pym dans fon fénat,  
 Pardonnent à Strafford, & miniftre, & foldat ?



Il manquait à la ligue un Député d'Irlande ;  
 Bellew vient, on l'accueille, on cache sa demande !—  
 Et parmi ces périls, & parmi ces complots,  
 Tu prétends que mon cœur connoisse le repos !  
 Quand je crains dans l'armée un poignard fanatique,  
 Et quand je crains dans Londres un meurtre juridique !  
 Non, c'est trop balancer : il faut que dans ce jour  
 Strafford quitte à jamais & l'armée & la cour.  
 C'est moi qui l'en conjure ; il est époux & père ;  
 Il en croira sans doute une épouse, une mère.  
 Nous vivrons sans éclat, mais sans dangers aussi ;  
 Heureux de la vertu, que l'on punit ici.  
 Un messager discret, parti la nuit dernière,  
 Va le joindre bientôt, lui porter ma prière.  
 En attendant, j'ai vu, j'ai posté ses amis,  
 Et j'épie à mon tour ses cruels ennemis.  
 J'écoute leurs discours, j'observe leur visage ;  
 Ils me rencontreront par-tout sur leur passage.  
 Je saurai qui du Peuple éveille la fureur ;  
 Je saurai qui du Roi veut ébranler le cœur.  
 Moi-même je prétends aujourd'hui voir la Reine.  
 J'ai cru, dans ses regards, démêler quelque haine,  
 Et je veux . . . . Mais déjà qui sort de chez le Roi ?  
 Me trompé-je ?

S C È N E II.

LA COMTESSE DE STRAFFORD. SIR GEORGE  
WENTWORTH. SYDNEY.

LA COMTESSE.

AH! mon frère, est-ce vous que je voi ?  
Que fait Strafford ?

SIR GEORGE.

Madame, il est couvert de gloire ;  
Vous me voyez chargé d'annoncer sa victoire.

LA COMTESSE.

Ciel ! il a combattu. Son sang aura coulé.

SIR GEORGE.

Non, Madame. La mort sur ses pas a volé.  
Je l'ai vu conduisant ses cohortes fidelles,  
Et tout couvert de sang, mais du sang des rebelles.  
Vous n'avez que trop su quelle indigne frayeur  
Avait, près de Newburn, rendu Lesly vainqueur.  
Nos soldats dans York couraient cacher leur honte,  
Quand du fond de l'Irlande est revenu le Comte.  
*Compagnons, a-t-il dit, il faut laver l'affront  
Qu'un combat malheureux imprime à notre front ;  
Vous avez à venger les loix & la patrie,  
Votre Roi méconnu, votre gloire flétrie.*  
Il dit : son seul aspect ranime les soldats.  
On croit entendre & voir l'arbitre des combats.

Pendant



Pendant les premiers jours il exerce l'armée,  
 Et cherche l'ennemi dès qu'il la voit formée.  
 Enivré d'un succès qu'il n'osait espérer,  
 Lesly croit en tous lieux n'avoir qu'à se montrer;  
 Forme deux corps, dont l'un garde la place prise,  
 Et veut que l'autre encor tente quelque entreprise.  
 Ces Rebelles montraient l'insolente fierté  
 Que produit le succès qui n'est pas mérité.  
 Fanatiques soldats, hypocrites sectaires,  
 Ils invoquaient la paix en égorgeant leurs frères,  
 Prétendaient humblement prier leur Souverain,  
 Et se disaient soumis les armes à la main.  
 Strafford veut les surprendre, & du coup qu'il médite  
 Le brave Smith & lui dirigent la conduite.  
 L'ennemi se croyait bien loin de nos regards,  
 Quand il nous voit sur lui fondre de toutes parts.  
 Les Rebelles surpris se mettent en défense;  
 De notre nouveau chef ils sentent la présence:  
 Leur fureur s'en accroît, & leur plus grand effort  
 Se porte dans l'endroit où combattait Strafford.  
 La haine les enflamme; ils appellent mon frère,  
 Et son nom répété devient leur cri de guerre;  
 La plaine en retentit. Mon frère les entend,  
 Et d'une voix tonnante, & l'œil étincelant:  
*Le voilà, ce Strafford, que cherche votre rage;*  
*Voyons lequel enfin aura plus de courage,*  
*Du fidèle soldat qui combat pour son Roi,*  
*Ou du vil assassin armé contre la loi.*

Plus prompt que la parole, il s'élançe, nous quitte,  
 Au fort des ennemis court & se précipite.  
 Je l'ai vu presque seul, dans leurs rangs ébranlés,  
 Se faisant un rempart de leurs corps immolés :  
 Ah ! sans doute le Ciel a veillé sur sa vie !  
 Cependant des foldats son ardeur est suivie :  
 Le front ennemi plie, &, dans le même instant,  
 Smith, plus prompt que l'éclair, vient tomber sur leur flanc.  
 Alors à la bravoure on voit céder la rage,  
 Et nous nous arrêtons fatigués de carnage,  
 Tandis qu'abandonnant chefs, canons, étendards,  
 L'Ecoffais confondu s'enfuit de toutes parts.

LA COMTESSE.

Trop sublime vertu ! trop fatale victoire !  
 Ciel ! combien de dangers cachés sous tant de gloire !

SIR GEORGE.

Quoi ! ma sœur . . . .

LA COMTESSE.

Achevez, mon frère, & dites-moi  
 Si Strafford se prépare à rejoindre le Roi.

SIR GEORGE.

Le combat terminé, dans sa tente il m'appelle.  
*Allez au Roi, dit-il, porter cette nouvelle.*  
*Dites-lui bien, sur-tout, qu'il s'en fie à mon cœur.*  
*Dans un lieu, pour un jour, c'est peu d'être vainqueur.*



*L'Ecoffais est frappé ; gardons qu'il ne respire,  
 Et bientôt sous mes coups la trahison expire.  
 Mais je crains pour mon Roi ces perfides conseils,  
 Qu'on vit, dans tous les temps, entourer ses pareils.  
 On parle d'ambassade & de préliminaires !  
 Il faut des bataillons, & non des Commissaires.  
 Qu'à la rigueur un jour succède la bonté,  
 Qu'on plaigne le coupable après l'avoir dompté,  
 Soit ; mais avant de plaindre il faut que l'on menace,  
 Que l'aspect du supplice ait précédé la grace.  
 Il faut, quand des sujets ont violé leur foi,  
 Les soumettre en soldat, leur pardonner en Roi.  
 Ainsi c'est vainement que Charles me rappelle ;  
 Je lui désobéis pour lui rester fidèle.  
 Il ne me reverra, que quand j'aurai soumis  
 Tout ce que, dans l'Ecosse, il compte d'ennemis.*

LA COMTESSE.

*Ah ! le Ciel permet donc qu'un instant je respire :  
 Il ne vient point !*

SIR GEORGE.

*Croyez que son cœur en soupire.  
 Mon frère, m'a-t-il dit, embrasse mes enfans.  
 Porte à mon Eliza les vœux les plus ardens.  
 Pour le Roi, pour l'Etat, dis-lui que je m'immole,  
 Mais que, bientôt vainqueur, dans ses bras je revole,  
 Et qu'avant peu . . . .*

LA COMTESSE.

Mon frère, ah ! qu'il ne vienne pas.  
Des abymes par-tout s'ouvriraient sous ses pas.  
Ciel ! qui dans les combats as préservé sa vie,  
Ne souffre pas qu'ailleurs elle soit poursuivie....

SIR GEORGE.

Madame, quels discours ! d'où naît cette terreur ?  
Quels sont donc ces dangers dont frémit tout mon cœur ?  
Mon frère ....

LA COMTESSE.

Votre frère, il n'est plus temps de feindre,  
Des périls de la guerre a cent fois moins à craindre,  
Que des vils ennemis, dont les lâches complots  
Trament dans le secret la perte d'un héros.

SIR GEORGE.

Quoi ! lorsqu'il est absent ! quoi ! même sa patrie !  
Quand chaque jour pour elle il expose sa vie !  
Je fais que Kimbolton, Arundel, Say, Falkland,  
L'ont voulu renverser pour usurper son rang.  
Mais qui peut aujourd'hui... ?

LA COMTESSE.

Qui ? Tous ces fanatiques,  
Malheureux artisans des discordes publiques ;  
Ces sombres Puritains, ces fiers Indépendans  
Qui de la Royauté sapent les fondemens ;



Ce nouveau Parlement, la honte de l'Empire,  
 Formé de leurs agens, rempli de leur délire ;  
 Ce Pym qui le gouverne, insolent plébéien,  
 Qui de Charle & du Trône abhorre tout soutien ;  
 Délateur acharné, rhéteur incendiaire,  
 Qui veut de ses fureurs embraser l'Angleterre :  
 Que vous dirai-je enfin ? Tous ces chefs de parti,  
 Brouke, Olivier St. Jean, Rudyard, Clotworthy,  
 Tous ceux dont autrefois l'audace fut punie,  
 Jusqu'à ce vil Bestwick, fier de son infamie,  
 Pour un libelle atroce enfermé dans la Tour,  
 Qu'on a vu, triomphant, se remonter au jour ;  
 Ayant gardé son cœur, en changeant son visage,  
 Des vertus qu'il poursuit affectant le langage . . . .  
 Mais le voici lui-même ; il vient, n'en doutez pas,  
 Pour sonder nos secrets, pour épier nos pas.  
 Il nourrit de poisons son ame venimeuse,  
 Et le miel va couler de sa bouche trompeuse.  
 Prêtons, quelques instans, l'oreille à ses discours ;  
 Le mensonge s'égare & se trahit toujours.

S C È N E III.

LA COMTESSE DE STRAFFORD. SIR GEORGE  
WENTWORTH. BESTWICK.

BESTWICK.

O Combien je chéris la rencontre imprévue,  
Qui permet que ma joie éclate à votre vue,  
Madame ! & que du Ciel je bénis la bonté,  
Qui répand sur vos jours tant de félicité !  
Du plus beau des lauriers, que la Victoire apprete,  
Votre Epoux glorieux vient de ceindre sa tête...

LA COMTESSE.

Eh quoi ! l'on fait déjà....

BESTWICK.

Que Milord est vainqueur ;  
Que son puissant génie égale sa valeur,  
Et que des Ecoffais les bandes dispersées  
Par ses premiers regards ont été renversées.  
Ils murmurent, dit-on, d'un combat présenté  
Le jour même qu'ailleurs on parlait d'un traité.  
De la part de Lesly Loudon ose s'en plaindre ;  
Mais du cri des vaincus Mylord n'a rien à craindre.  
Il a servi l'Etat quand il servait son Roi ;  
Et l'intérêt du Prince est la suprême loi.



SIR GEORGE (*à part*).

J'ai peine à contenir le courroux qui m'anime.

LA COMTESSE (*à Bestwick*).

Vous n'avez pas toujours suivi cette maxime.

BESTWICK.

Ah ! Madame, pourquoi rappeler une erreur  
Que chaque jour encor se reproche mon cœur ?  
L'aveu, quoique tardif, que l'on m'en a vu faire,  
Du Monarque irrité la trop juste colère,  
Mon repentir, mes fers, auraient dû l'expier,  
Et méritaient qu'au moins on daignât l'oublier.  
J'écoutai trop sans doute une aveugle jeunesse.  
Du Comte de Strafford que n'ai-je eû la sagesse !  
Ne parlons que de lui, Madame ; dites-moi  
S'il ne reviendra pas jouir, auprès du Roi,  
Du triomphe éclatant remporté par ses armes :  
Que sa présence ici pour nous aurait de charmes !

LA COMTESSE (*à Sir George, & à demi-voix*).

Ils l'attendent, mon frère ; ils le feront périr !

SIR GEORGE (*à Bestwick*).

Quel que soit le motif de cet ardent desir,  
Mon frère a d'autres soins que ceux d'y satisfaire.  
Il croit n'avoir rien fait, tant qu'il lui reste à faire :  
Et, pour vous informer du temps de son retour,  
Attendez qu'on l'ait vu dans les murs d'Edimbour.  
C'est là qu'il veut aller ; c'est là qu'il doit éteindre  
Un feu, qui jusqu'ici semble vouloir atteindre.

Ce camp, ces étendards de la sédition,  
 Répandent devant eux trop de contagion.  
 Je vois qu'en plus d'un lieu la révolte est semée,  
 Et que si près de Londres il ne faut point d'armée.  
 Quand de nouveaux combats, quand de nouveaux succès  
 Auront dans ses foyers rappelé l'Ecoffais ;  
 Quand le dernier rebelle aura mis bas les armes,  
 Le retour de mon frère en aura plus de charmes ;  
 Vous en jouirez mieux, & l'on sentira plus  
 Ce qu'on doit à son zèle, ainsi qu'à ses vertus ;  
 Et peut-être qu'enfin le cri de l'Angleterre  
 Forcera les complots & la haine à se taire.

BESTWICK.

On reconnaît bien là les projets d'un héros.  
 Heureux les Rois servis par de tels généraux !  
 Mais que viens-je d'apprendre ? & quelle ame assez noire,  
 Pour former des complots qu'on se refuse à croire ?

LA COMTESSE (*fixant Bestwick*).

Vous n'y croyez pas ?....

BESTWICK.

Moi ! Je frémis d'y songer.

L'absence de Milord va donc se prolonger ?  
 Daigne le Tout-puissant, touché de ma prière,  
 Le guider par la main dans sa noble carrière !  
 Quand le Trône & l'Etat sur lui vont s'appuyer,  
 Nous le regrettons moins. — Voici son Ecuyer !

LA COMTESSE.

C'est lui-même ! Grand Dieu ! que vient-il nous apprendre ?

SCÈNE



S C È N E IV.

LES MEMES. EDMOND, ECUYER DU COMTE DE STRAFFORD.

EDMOND

*(Présentant une lettre à la Comtesse).*

CETTE lettre....

LA COMTESSE *(l'interrompant).*

Il suffit, Edmond. Allez m'attendre.

---

S C È N E V.

LES MEMES, SANS EDMOND.

LA COMTESSE.

J'Etremble de l'ouvrir. *(Elle lit).* Ciel ! ô ciel ! Qu'ai-je lu ?

SIR GEORGE.

Quoi donc ? contraignez-vous.

LA COMTESSE

*(Remettant la lettre à Sir George).*

Hélas ! il est perdu.

BESTWICK

*(S'approchant de la Comtesse, qui s'est éloignée de lui pour ouvrir la lettre).*

Madame, pardonnez à l'excès de mon zèle :

Mais ce billet contient quelque triste nouvelle.

D

Le trouble de votre ame a passé dans mon cœur.

LA COMTESSE

*(S'efforçant de paraître calme).*

Moi troublée ?

BESTWICK.

Oui, Madame.

SIR GEORGE.

Allons, venez, ma sœur :

Je ne puis plus long-temps me forcer à l'entendre.

*(à Bestwick).*

Ne nous honorez pas d'un intérêt si tendre.

Vos pareils avec nous n'ont rien à démêler.

Le moment n'est pas loin qui doit tout révéler ;

Souhaitez, croyez-moi, qu'alors on vous oublie.

A vos discours présens conformez votre vie,

Et tâchez que ce Ciel, qui hait tout imposteur,

Soit moins dans votre bouche, & plus dans votre cœur.

---

S C È N E VI.

BESTWICK, SEUL.

VAS ! pour mieux me venger, je me fais violence.

J'espère bien un jour punir tant d'insolence :

Sous d'autres traits alors je saurai me montrer.

Ah ! Pym !



S C È N E VII.

PYM. BESTWICK.

P Y M.

Eh bien ! Bestwick, qu'as-tu pu pénétrer ?

B E S T W I C K.

Je les ai vus tous deux, sans pouvoir les séduire.  
Dans leurs secrets en vain j'ai voulu m'introduire.  
Mais un billet du Comte, apporté devant moi,  
Dans leurs cœurs, sur leurs fronts, a répandu l'effroi.  
Ils menacent pourtant ; & ce qui me tourmente,  
C'est que Strafford vainqueur a trompé notre attente.

P Y M.

Comment ?

B E S T W I C K.

A son retour il nous faut renoncer.

P Y M.

Eh ! bien, Bestwick, & moi, je viens te l'annoncer  
Il arrive.

B E S T W I C K.

Qui ?

P Y M.

Lui.

B E S T W I C K.

Strafford...

P Y M.

Vers nous s'avance.

BESTWICK.

O Ciel ! Mais se peut-il ?

P Y M.

Crois en ma vigilance.

Mon œil, toujours ouvert, & l'observe & le suit ;  
Il ne peut faire un pas dont je ne sois instruit ;  
Il arrive, te dis-je ; & ce dernier message,  
Qui, si subitement, a changé leur visage,  
Leur apprenait, crois-moi, ce funeste retour.  
A Londres dans une heure ; & dans deux, à la Tour.  
Ce soir sur l'échafaud, ou bien à notre tête.  
Ses crimes sont trouvés, la preuve est toute prête.  
Les témoins importuns déjà sont écartés :  
Ratcliff, Bolton, Louthier, Bramal sont arrêtés.  
Toi, nous as-tu servis ?

BESTWICK.

J'ai, cette nuit, dans l'ombre,  
Semé, de tous côtés, des libelles sans nombre.  
J'y peins notre ennemi des plus noires couleurs ;  
Ses perfides conseils, ses projets destructeurs ;  
La Religion sainte à gémir condamnée ;  
Dans des liens honteux l'Angleterre enchaînée ;  
Parlemens outragés, citoyens avilis,  
Tous nos biens confondus, tous nos droits abolis.  
J'observe envers ce Roi, que tout mon cœur abhorre,  
Ces restes de respect qu'il faut garder encore.



Je le plains ; je lui dis ce qu'on leur dit à tous,  
 Qu'on le trompe, & qu'il n'a d'autres amis que nous.  
 Mais j'ai su profiter des chagrins de la Reine.  
 J'attise, dans son cœur, une secrète haine.  
 Je lui peins son crédit chaque jour décroissant,  
 Et dans Strafford bientôt Buckingham renaissant.  
 Je gémis sur le sort d'une grande Princesse,  
 Digne de confiance autant que de tendresse,  
 Que son peuple révère, & qu'un époux surpris  
 Immoie tour-à-tour à de vils favoris.  
 Enfin j'ai fait couler de ma plume hardie  
 Tout ce qui peut, par-tout allumant l'incendie,  
 Rendre le Roi tremblant, le Peuple furieux,  
 Et la Reine implacable, & Strafford odieux.

P Y M.

Allons, tu mets le comble à nos justes mesures,  
 D'autres agens ont pris des routes non moins sures.  
 Dans Londres maintenant Strafford peut se montrer ;  
 On l'attend.—Chez le Roi voici l'heure d'entrer.  
 Il est temps qu'il nous voie, & qu'enfin il entende  
 Le cri de l'Angleterre, & d'Ecosse, & d'Irlande.

B E S T W I C K.

Presse, si tu m'en crois, tes desseins généreux.

P Y M.

Ils ne languiront pas : mais que crains-tu pour eux ?

BESTWICK.

J'ai vu que nos projets n'étaient plus un mystère.

P Y M.

Tant mieux. Le danger est maintenant à les taire.  
 Je connais bien Strafford : sensible, courageux,  
 Sublime quelquefois, mais fier, impétueux,  
 Il ne pourra jamais dompter sa violence,  
 Et commettra bientôt quelque grande imprudence.  
 Nous en avons besoin : un homme tel que lui  
 Trouve dans son nom seul un trop puissant appui.  
 Lui-même de ses mains détruisant son empire,  
 Je prétends qu'à sa perte avec nous il conspire.  
 Te le dirai-je enfin ? L'Angleterre est à moi,  
 Les Communes, les Pairs, jusqu'au Conseil du Roi ;  
 Et souvent je repousse un trouble involontaire.  
 Cet antique respect pour un grand caractère,  
 Ce sang qui, pour l'Etat, si souvent a coulé,  
 Cet intérêt qui fuit un grand homme immolé,  
 Ce Peuple qui dément ses vertus & ses crimes,  
 Qui sévit sur ses chefs, & venge ses victimes,  
 Tous ces périls, ami, m'avertissent du moins  
 De ne pas hasarder le fruit de tant de soins.  
 Je voudrais quelquefois, en m'ouvrant la carrière,  
 Commencer par abattre une tête moins chère.  
 Succombant sous nos coups, délaissé par son Roi,  
 Je voudrais que Strafford nous engageât sa foi.



Jadis, dans les transports d'une injuste colère,  
 On l'a vu désertier le parti populaire :  
 S'il allait, entraîné par un autre courroux,  
 Abandonner le Trône, & se rejoindre à nous ;  
 Soit qu'il dût partager, ou servir ma puissance,  
 Je fais pour mes succès oublier ma vengeance.  
 Du fond de son tombeau Strafford peut nous troubler :  
 J'aime mieux le corrompre encor que l'immoler,  
 Armant à notre gré le bras de la justice,  
 Nous enverrions alors le Primat au supplice.  
 Son rang est élevé, son nom est odieux,  
 Et, sans aigrir les cœurs, nous frapperions les yeux.  
 Quoi qu'il en soit, ami, nul danger ne m'étonne.  
 Je hais le plus celui qui défend mieux le trône.  
 Il faut donc qu'il choisisse ; & Strafford aujourd'hui  
 Sera de nos projets la victime, ou l'appui.

FIN DU PREMIER ACTE.

---

---

A C T E II.

S C È N E I.

CHARLES I. CARLETON, SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

Le Théâtre représente le Cabinet du Roi. Charles est assis à son Bureau, examinant des Dépêches. Carleton est à quelques pas derrière lui.

C H A R L E S.

**E**NFIN il se rend donc à mon impatience.  
Ah ! qu'il vienne : en lui seul j'ai mis ma confiance.  
Mais que m'annonce-t-il ? Par-tout des trahisons !  
Ingrats, qui sur mes jours versez tant de poisons,  
Qui, craignant de m'aimer, voulez me méconnaître,  
J'en atteste le Ciel, qui m'a fait votre maître :  
Il fait si mes sujets n'ont pas mes premiers vœux,  
Et si votre bonheur n'est pas ce que je veux.  
Peuple tout à la fois valeureux et tranquille,  
Terrible dans la guerre, et dans la paix, docile,  
O ! que je porte envie (a) : . . . . .  
. . . . .

---

(a) Il est impossible à l'Auteur d'achever. Puissent les Français devenir dignes d'une apostrophe qui leur fut adressée avec un sentiment si profond, & qu'ils méritaient alors !



Carleton?

CARLETON.

Sire,

CHARLES.

Pym n'est-il pas en ces lieux?

CARLETON.

Il attend le moment de paraître à vos yeux,  
Sire, ainsi que Loudon, & l'Envoyé d'Irlande.

CHARLES.

Qu'ils entrent. Juste Ciel, fais que leur cœur m'entende!  
*(Carleton sort).*

---

S C È N E II.

CHARLES. PYM. LOUDON. BELLEW.

P Y M.

AU nom du Peuple Anglais, qui parle par ma voix,  
Je viens, Sire, à vos pieds, réclamer pour ses loix.  
Tant de tristes débats, tant d'atteintes cruelles  
Ont à la fin lassé vos Communes fidèles.  
La Couronne a ses droits; mais le Peuple a les siens.  
Que dis-je? ils sont unis par les mêmes liens;

E

Et lorsque, confirmant le choix de nos ancêtres,  
 Nous consentons, comme eux, à nous donner des maîtres,  
 Notre soumission à leur autorité  
 Dépend de leur respect pour notre Liberté.  
 De vous, de votre cœur nous n'avons rien à craindre :  
 Mais sous votre nom, Sire, on ose tout enfreindre.  
 Je ne vous peindrai point vos peuples surchargés ;  
 Dans l'exil, dans les fers, des innocens plongés ;  
 Des taxes, des arrêts, des juges arbitraires ;  
 Tous ces abus enfin des tyrans secondaires :  
 Et sur le Peuple Anglais, pour combler tous ses maux,  
 Rome & son fanatisme agitant leurs flambeaux.  
 On vous en a tracé la déplorable image.  
 Je hais à proférer jusqu'au nom d'esclavage.  
 Le Sénat Britannique a remis dans vos mains  
 De ses trop longs griefs les détails trop certains.  
 Je viens, chargé par lui d'un plus doux ministère,  
 Chercher près de mon Roi la paix de l'Angleterre.  
 J'attends votre réponse, & vais au Parlement,  
 Qui, pour la recevoir, s'affemble en ce moment.

## L O U D O N.

Et moi, Sire, à vos pieds, je demande vengeance,  
 Non pour un simple abus, pour une seule offense ;  
 Mais pour les plus crians de tous les attentats,  
 Mais pour des trahisons & des assassinats.  
 Voilà donc cette paix qui nous est présentée,  
 Cette paix mensongère, impie, ensanglantée !



Ainsi c'était un piège où l'on nous engageait !  
 Nous nous soumettions, Sire, & l'on nous égorgeait !  
 O nature ! ô patrie ! Et toi Dieu de nos pères,  
 Ton œil a vu périr tous mes malheureux frères !  
 Apôtres de ton culte, & martyrs de ta loi,  
 Sans doute qu'ils sont tous aujourd'hui près de toi :  
 Mais leur sang criera-t-il vainement sur la terre ?  
 Plutôt que l'endurer, périsse l'Angleterre !  
 Sire, de tels forfaits sont loin de votre cœur :  
 Mais ce n'est pas assez d'une stérile horreur.  
 C'est par des châtimens, qui soient égaux aux crimes,  
 Que l'on peut satisfaire à ces grandes victimes.  
 Il nous faut un exemple aussi prompt qu'éclatant :  
 L'Ecosse le demande, & l'Ecosse l'attend.

## B E L L E W.

Sous un joug oppresseur dès long-temps abattue,  
 L'Irlande aussi se plaint, & veut être entendue.  
 Comme un peuple conquis, Sire, on nous a traités ;  
 On a pillé nos biens, trahi nos libertés.  
 Sachons donc une fois quel titre on nous défère.  
 Mais quel que soit ici celui que l'on préfère,  
 Si nous sommes *vaincus*, nous pouvons nous venger ;  
 Si nous sommes *sujets*, on doit nous protéger.

## C H A R L E S.

De vos discours hardis j'excuse l'imprudence.  
 Qui parle pour mon Peuple obtient mon indulgence :

C'est vous dire à quel point ses droits me sont sacrés :  
 Je connais les abus ; vous les exagérez.  
 Quels qu'ils soient, prévenons de longues infortunes.

*( Il prend sur son bureau un papier qu'il donne à Pym ).*

Pym, voici ma réponse aux plaintes des Communes.  
 Peut-être, en la faisant, j'ai trop peu consulté  
 Ce qu'un Monarque doit à son autorité ;  
 Mais périsse le Prince, ivre de sa puissance,  
 Qui choisit moins d'amour, & plus d'obéissance !  
 Ces taxes que l'on hait, je les révoquerai.  
 Ces tribunaux qu'on craint, je les abolirai.  
 Du nouveau Parlement j'assure la durée :  
 Aux besoins de l'Etat qu'elle soit mesurée ;  
 Et que dorénavant des Sénats triennaux  
 Gardent les droits du peuple, & préviennent ses maux.  
 Je ferai plus encor : je consens que vos Chambres  
 Puissent de mon Conseil interroger les Membres :  
 Ils ne s'en plaindront pas ; & vous jugerez mieux  
 Combien leur zèle est pur, & leur cœur vertueux.  
 Pour la Religion n'ayez aucunes craintes.  
 De Rome & de Genève écartant les atteintes,  
 Je maintiendrai ce culte, & pur, & solennel,  
 Qui, sans dégrader l'homme, honore l'Eternel.

Loudon, j'ai répandu des pleurs sur ma victoire :  
 Mais de Newburn enfin perdez-vous la mémoire ?  
 De vos propres leçons vous recevez le prix.  
 Vous surprîtes Conway ; Strafford vous a surpris.



C'est vous qui, les premiers, avez tiré le glaive ;  
Et, jusqu'à ce moment, nous n'avions point de trêve.  
Elle va commencer.

*(Il prend la plume).*

Je la signe vainqueur.

*(Il signe la trêve).*

Je résiste à la force, & je cède à mon cœur.

*(Il remet la trêve signée à Loudon.)*

Avec le Parlement hâtez-vous de conclure  
La paix, qui de l'Etat doit fermer la blessure.  
Exposez vos desirs, fiez-vous à ma foi,  
Soyez sujets soumis, & je ferai bon Roi.

Est-ce bien vous, Bellew, qu'ici je viens d'entendre ?  
Quel est ce changement que je ne puis comprendre ?  
Quoi ! tout-à-l'heure encor, vous, votre Parlement,  
Vous bénissiez mes loix & mon gouvernement ;  
Et, du bonheur public m'offrant la douce image,  
Vous avez, par un Bill, consacré votre hommage.  
Si j'en crois vos écrits, sujets reconnaissans ;  
Si j'en crois vos discours, esclaves gémissans,  
Vous m'apprendrez sans doute à percer ce mystère.  
Par un oubli honteux de votre caractère,  
Au Parlement Anglais vous vous êtes soumis.  
Aucun de vos griefs ne m'est encore remis.  
Le plus profond secret couvre vos assemblées.  
Quand vos plaintes enfin me seront révélées,  
Sur vous, sur votre état vous saurez que penser.  
Vous jugerez quels droits je prétends exercer.

Me voyant juste & bon, vous apprendrez à l'être ;  
Et vous reconnaîtrez qu'il valait mieux, peut-être,  
Eclairer votre Roi, qu'implorer vos égaux.

*(S'adressant à tous les trois).*

Roi, Peuple, Parlement, cessons d'être rivaux.  
Que le bonheur de tous soit notre unique envie.  
N'ayons qu'un seul esprit ; il n'est qu'une patrie.  
Ah ! si ce nom sacré retentit dans vos cœurs,  
Si la patrie en vous a de vrais défenseurs,  
Croyez que, pour le moins, elle m'est aussi chère.  
Vous êtes ses enfans ; mais moi je suis son père :  
Et, quoi qu'on puisse dire, il est, n'en doutez pas,  
Moins de pères tyrans, qu'il n'est d'enfans ingrats.

P Y M.

Amis, rendons au Roi des graces éternelles.  
Mais, plus nous chérissions ses bontés paternelles,  
Plus nous devons haïr ces esprits séducteurs,  
Qui, de tant de vertu perfides corrupteurs,  
Ont prétendu ravir au Roi sa bienfaisance,  
Au peuple son bonheur, aux loix leur existence.  
Il nous reste un bienfait encore à désirer,  
Le seul qui pour jamais puisse nous rassurer,  
Sire. Tant de candeur sans doute vous honore :  
Mais qui vous a trompé peut vous tromper encore.  
On connaît les auteurs du projet détesté,  
Qui du meilleur des Rois a surpris la bonté.  
Ils sont auprès de vous, ils assiègent le trône ;  
D'un titre respecté chacun d'eux s'environne ;



Il en est un sur-tout, que les loix. . . .

C H A R L E S.

Arrêtez.

Quel est donc le projet qu'enfin vous méditez ?  
C'est vous qui, vous armant de ma bonté facile,  
Levez contre les loix une tête indocile.  
Quoi ! votre Roi, sans vous, ne peut donc rien oser !  
Des secrets de mon cœur je ne puis disposer !  
Gardez de vous méprendre au nouveau sacrifice,  
Qu'a fait ma bienfaisance, & non pas ma justice.  
Contre quelques abus fallût-il réclamer,  
Renverser un Etat n'est pas le réformer.  
Mais qu'entends-je ?

*(On entend un grand bruit, & des cris confus qui  
retentissent dans le palais).*

---

S C È N E    I I I.

LES MEMES.    C A R L E T O N.

C H A R L E S.

E S T - C E lui ?

C A R L E T O N.

C'est le Comte lui-même.

P Y M *(avec précipitation).*

J'ai reçu de mon Roi la volonté suprême ;

Je vole au Parlement, rendre compte....

CHARLES (*avec autorité*).

Restez.

P Y M (*à Bellew, à part*).

Bellew, pendant qu'ici mes pas sont arrêtés,  
Vas, cours les frapper tous de crainte & de surprise.  
Annonce de ma part une grande entreprise,  
Et le retour du Comte, & les discours du Roi.  
Que la porte se ferme, & ne s'ouvre qu'à moi.

---

S C È N E IV.

LES MEMES, EXCEPTÉ BELLEW. LE COMTE DE  
STRAFFORD. LA COMTESSE DE STRAFFORD.  
SIR GEORGE WENTWORTH. OFFICIERS.  
PRISONNIERS. SUITE.

(Le Comte de Strafford arrive, précédé des Officiers principaux qui l'ont accompagné, des Drapeaux qu'il a enlevés aux Rebelles, & des Prisonniers qu'il a faits sur eux. Tous se rangent des deux côtés du Théâtre, & le Comte de Strafford paraît, en habit guerrier, entre sa Femme & son Frère, qui restent en arrière, quand il s'avance vers le Roi.)

CHARLES.

VIENS, l'ami de ton Roi, l'honneur de ta patrie !

Viens porter le repos dans mon ame attendrie.

Défenseur



Défenseur de mes droits, soutien de mes Etats,  
Sage dans les conseils, héros dans les combats,  
Viens sur l'envie encor remporter la victoire.  
Que j'aime à contempler ces marques de ta gloire !

STRAFFORD.

Ah ! Sire, à mes exploits donnez moins de valeur.  
Quand je combats pour vous, je dois être vainqueur.  
—Souffrez que tous ces chefs, unissant leur hommage,  
Déposent à vos pieds le prix de leur courage.

*(Les Officiers présentent au Roi, & baissent devant  
lui les drapeaux pris sur les Rebelles).*

—J'ose encore à vos yeux présenter ces guerriers  
Que le sort du combat a fait mes prisonniers.  
Tant qu'ils furent armés, j'appelai la vengeance ;  
Quand je les vois captifs, j'implore la clémence.  
—Mais, Sire, pardonnez mon indignation.  
Quel démon a soufflé sur cette nation ?  
Quoi ! Je fais triompher les armes de son Prince,  
Je chasse un ennemi ; je sauve une province :  
Et quand je crois trouver des cœurs reconnaissans,  
Je m'entends accueillir par des cris menaçans !  
On dirait que mon bras a porté le ravage  
Aux lieux même par lui préservés du pillage.  
—Aveugles instrumens du premier factieux  
Qui soulève votre ame, & fascine vos yeux,  
Ce n'est qu'en vous trompant, ingrats, qu'on vous enchaîne ;  
Et celui qui vous sert, n'obtient que votre haine.

P Y M.

Souvent le cri du peuple est la leçon des grands.  
 Ils se cachent en vain sous des dehors brillans :  
 Tout succès est affreux, qui n'est pas légitime ;  
 Et l'on hait le vainqueur, quand on plaint sa victime.

S T R A F F O R D.

Je m'y suis attendu ; Pym doit parler ainsi,  
 Et je ne doute pas que, s'ils étaient ici,  
 Saville & Kimbolton n'eussent même langage....  
 Quand il en sera temps j'en dirai davantage.  
 On connaîtra pour lors si le peuple, en effet,  
 Reçut de moi l'offense, & de vous le bienfait ;  
 Et qui l'on doit charger de trames criminelles,  
 Entre le destructeur, & l'appui des rebelles.

L O U D O N.

Des rebelles ! voilà ce que nous lui devons.  
 C'est lui qui nous donna tous ces indignes noms.  
 On les avait proscrits : votre bouche elle-même,  
 Sire, avait rétracté cet odieux blasphème.  
 Mais dès qu'il reparaît, ils vont se remontrer.  
 Par tout ce que je vois je me sens déchirer....  
 Israël est captif ! L'impure Babylone  
 Sur les débris du temple ose élever son trône ;  
 L'étendard de Sion dans la fange est traîné....  
 Sire, écoutez les cris d'un peuple infortuné.  
 Les rebelles sont ceux, dont la main meurtrière  
 Entre le trône & nous élève une barrière.



Les rebelles sont ceux qui, renversant la loi,  
Arment l'un contre l'autre, & le peuple, & le Roi;  
Qui, pour mieux déchirer le sein de leur patrie,  
De soldats étrangers invoquent la furie...

STRAFFORD (*avec impétuosité*).

C'est vous qui l'avez dit. Sire, ils se sont jugés;  
Voyez d'où nous viendront les soldats étrangers.  
(*Il remet au Roi une lettre*).

CHARLES

(*Lisant la suscription de la lettre*).

Au Roi ! C'est donc à moi que cet écrit s'adresse ?

STRAFFORD.

Non, Sire. Ces fujets, pour vous pleins de tendresse,  
De la fidélité, de l'honneur, si jaloux,  
Ont, pour les protéger, un autre Roi que vous.  
Lisez.

LOUDON (*à Pym*).

Que veut il dire ?

PYM (*à Loudon*).

Affrontez la tempête;  
Nous la ferons bientôt retomber sur sa tête.

CHARLES (*lisant la lettre à haute voix*).

Sire, nous implorons vos secours généreux.

N'oubliez pas huit cents ans d'alliance,  
Et que sous un seul Roi, dans des temps plus heureux,  
On a vu l'Ecosse & la France....  
Nos projets de nous seuls sont encore connus.

*Colvil & Richelieu pourront vous en instruire.*

*Le peuple les ignore, en s'y laissant conduire :*

*Mais à le maîtriser nous sommes parvenus.*

*La liberté pour nous va luire,*

*Lorsque par vos soldats nous serons soutenus.*

LOUDON. ROTHE. MONTGOMERY.  
CAMPBELL.

Q'on l'entraîne à la tour.

LOUDON.

Malgré mon caractère !

La trêve dans mes mains !

STRAFFORD (*avec une surprise violente*).

La trêve !

CHARLES.

Téméraire !

Il te sied de crier à l'infidélité.

Avec d'autres que toi je tiendrai le traité.

De tes complots secrets malheureuses victimes,

Tous ceux qu'ici je vois n'ont point part à tes crimes :

Je les délivre tous ; toi, vas, dans la prison,

Attendre que les loix jugent ta trahison.

Gardes, obéissez. Que chacun se retire.

Reste, mon cher Strafford.

P Y M

( à Loudon, pendant qu'on l'entraîne ).

Un mot doit vous suffire ;

Je vole au Parlement.



LA COMTESSE (*au Comte de Strafford*).

Dans ces cruels instans,  
Strafford, n'immole pas ta femme & tes enfans.

---

S C È N E III.

CHARLES. STRAFFORD.

CHARLES.

AURAI-JE dû m'attendre à tant de perfidie !

STRAFFORD.

Ne la méritant pas, vous l'avez enhardie,  
Sire, & j'ai pénétré de bien autres secrets.

CHARLES.

Eh ! quoi, dois-je être encor percé de nouveaux traits ?

STRAFFORD.

Que ne puis-je à vos yeux, de ces complots infâmes  
Dérober pour jamais les sacrilèges trames !  
Mais, Sire, en convoquant notre nouveau Sénat,  
Vous attendiez de lui le repos de l'Etat.  
Vous avez espéré que vos Anglais fidèles  
Allaient venger leur Roi des Ecoffais rebelles.  
Sire, vous l'avez cru ?

CHARLES.

Sans doute. Eh bien ?

STRAFFORD.

Hélas !

Apprenez le plus noir de tous les attentats.  
Ceux par qui la révolte est sans cesse animée,  
Ceux qui des Ecoffais ont appelé l'armée,  
Ces lâches infracteurs de leur premier serment,  
Ces traîtres. . .

CHARLES.

Qui sont-ils ?

STRAFFORD.

Les chefs du Parlement.

CHARLES.

Ciel !

STRAFFORD.

Ce Pym, dont ici je viens de voir l'audace,  
Qui, quand il vous trahit, vous brave & me menace.  
Dans la Chambre des Pairs, Saville, & ses amis.  
J'ai surpris leurs traités, ils vous seront remis.  
Heureux, quand loin de vous mon devoir me rappelle,  
De vous donner encor ce gage de mon zèle !

CHARLES.

Loin de moi ! Non, Strafford, tu ne me quittes plus.  
Je prétends les dompter à force de vertus.  
Ils violent leur foi ; mais la mienne est sacrée.  
Ici même, à l'instant, la paix leur fut jurée :  
Ainsi pour ta valeur il n'est plus de combats.



STRAFFORD.

Et l'armée & la Cour ne me reverront pas.

CHARLES.

Qu'entends-je ? O coup affreux, & qui me désespère !  
Strafford, est-il bien vrai ?

STRAFFORD.

Je suis époux & père,  
Sire. Je l'oubliai quand je crus vous servir.  
Ne pouvant rien pour vous, je dois m'en souvenir.

CHARLES.

Eh ! qui peut plus que toi ? Comment pour la nature  
La plus tendre amitié peut-elle être une injure ?  
Tes enfans font les miens. Doutes-tu de mon cœur ?  
Cherche quelques bienfaits, cherche quelque faveur....

STRAFFORD.

Ah ! si vous avez cru que j'y pouvais prétendre,  
Reprenez tous vos dons, je suis prêt à les rendre.  
Est-ce de vos bienfaits que l'on m'a vu jaloux ?  
Vous ai-je demandé pour d'autres que pour vous ?  
Non, Sire : on n'eut jamais un dévouement plus tendre.  
Heureux de vous servir, heureux de vous défendre,  
Je vous donnais ma vie, &, même en ce moment,  
Puisse-je pour mon Roi la perdre utilement !  
Mais que, fans aucun fruit pour vous, pour ma patrie,  
Je déchire le sein d'une épouse chérie !  
Que je livre moi-même à des loups dévorans  
Son espoir & le mien, nos malheureux enfans !

Des plus doux sentimens étouffant le murmure,  
 Que j'immole à la fois l'amour & la nature !  
 Lorsqu'ils veulent fermer l'abyme sous mes pas,  
 Que je les assassine, en ne vous servant pas !

CHARLES.

Tu ne me fers pas, toi qui soutiens ma couronne ?  
 Lorsqu'à tous mes conseils mon ame s'abandonne !

STRAFFORD (*transporté*).

Vous me les demandez, & ne les suivez pas.  
 Vous bravez mes conseils ; vous enchaînez mon bras.  
 Si vous aviez pu croire un avis salutaire,  
 A vos pieds aujourd'hui vous verriez l'Angleterre,  
 Et mon Roi triomphant, l'Etat pacifié,  
 Les rebelles soumis m'auraient justifié.  
 Mais par votre faiblesse, à tous les deux funeste,  
 La victoire m'échappe, & la haine me reste.  
 Qu'avons-nous fait tous deux, lorsque les Ecoffais,  
 Par la rebellion ont payé vos bienfaits ?  
 Dans l'Irlande déjà je les proclamais traîtres,  
 Tandis qu'ils vous parlaient moins en sujets, qu'en maîtres.  
 De l'Irlande déjà je les avais chassés,  
 Lorsque par vous à peine ils étaient menacés.  
 Ils surprennent enfin Conway sur la frontière ;  
 Ils viennent d'envahir une province entière :  
 J'arrive, je combats, je triomphe ; & je voi  
 Qu'on leur promet la paix, quand je leur fais la loi !  
 J'accours pour l'empêcher, & la trêve est signée !  
 Je ne le cache pas, mon ame est indignée.

Laissez,



Laissez, laissez en paix couler mes tristes jours.  
Trop de chagrins encore en troubleront le cours.  
L'éclat de la grandeur n'a rien que je regrette ;  
Mais je vais emporter au fond de ma retraite  
L'amour que j'ai pour vous, & l'affreux désespoir  
De sentir tous les maux qui sur vous vont pleuvoir.

CHARLES.

Oui, cours te délivrer de ma vue importune ;  
Fuis un Roi qui par-tout attache l'infortune....  
Je suis bien malheureux ! Un ami me restait ;  
Et, si j'en crois mon cœur, mon cœur le méritait.  
Je jouissais au moins, sur le bord de l'abyme,  
D'être sauvé par lui des embuches du crime.  
Mais il ne m'a porté qu'un funeste secours.  
Il me sauve un instant, & me perd pour toujours !  
Eh bien ! je veux encor t'armer contre moi-même.  
Non, tu ne connais pas mon imprudence extrême.

STRAFFORD.

Sire, qu'avez-vous fait ?

CHARLES.

Ici.... dans cet instant....

Hélas ! je vois trop tard le piège qui m'attend.  
Je me suis interdit le droit de les dissoudre.

STRAFFORD.

Grand Dieu !

CHARLES.

De tous côtés je vois tomber la foudre....

G

Tout mon Conseil doit être interrogé par eux ;  
 Je l'ai permis... Strafford, fuis ; c'est moi qui le veux,  
 Tu crains pour tes enfans ! Comme toi je suis père.  
 Je chéris mes enfans ; j'idolâtre leur mère.  
 Roi, père, époux, ami, pour moi tout est perdu....  
 Qui donnera la mort à ce cœur éperdu ?...  
 Ah ! qu'il fonde sur moi tout ce peuple rebelle...  
 Qu'ils viennent, ces Français, que sa fureur appelle...  
 Je vais.....

STRAFFORD.

Sire, arrêtez. J'ai bravé vos faveurs ;  
 Mais je ne puis braver l'excès de vos douleurs.  
 Me voilà, commandez ; je vais tout entreprendre.  
 Ah ! mon cœur contre vous pouvait-il se défendre ?

CHARLES.

Non, laisse-moi périr.

STRAFFORD.

Laissez-moi vous venger.

CHARLES.

J'ai mérité mon fort.

STRAFFORD.

Je veux le partager.

CHARLES.

Vois tous ces ennemis.

STRAFFORD.

J'affronterai leur rage.



C H A R L E S.

Ta femme !

S T R A F F O R D.

Elle a mon cœur, elle aura mon courage.

C H A R L E S.

Tes malheureux enfans !

S T R A F F O R D.

Ils sont faits, comme moi,  
Pour vivre & pour mourir en défendant leur Roi.  
Mais, Sire, loin de nous un si triste présage.  
Le désespoir encor n'est pas notre partage.  
Je cours au Parlement : j'y ferai retentir  
Tous ces noms si sacrés, que l'on ose trahir.  
Trop de preuves enfin manifestent le crime,  
Et c'est au seul coupable à devenir victime.

C H A R L E S.

O tendresse ! ô vertu ! Strafford ! ô mon fauteur !

S T R A F F O R D.

Accordez-moi donc, Sire, une seule faveur.

C H A R L E S.

Une faveur ! Ordonne.

S T R A F F O R D.

Eh ! bien, je vous conjure,  
Par cet esprit si droit, par cette ame si pure,  
Par toutes vos vertus, & par tous vos liens,  
De ne plus séparer vos projets & les miens ;

D'avoir la fermeté désormais nécessaire ;  
D'être facile aux bons, mais aux méchans sévère.

C H A R L E S.

Mon ami, pour jamais je m'abandonne à toi.

S T R A F F O R D.

Au péril de mes jours je vais servir mon Roi.

C H A R L E S.

*Ils n'arracheront pas un cheveu de ta tête.*

Souviens-toi de ce mot au fort de la tempête.

Adieu, reviens m'instruire, & crois à des sermens

Que je consacre encor par ces embrassemens.

*( Le Roi embrasse Strafford, qui se jette sur la main  
de Charles, & la baise avec une tendresse respectueuse ).*

---

S C È N E VI.

STRAFFORD, SEUL.

Ses cris m'ont déchiré ; je n'ai pu les entendre.

Ah ! mon fort, je le vois, de son fort doit dépendre.

Mais s'il tient ses sermens ; s'il acquiert aujourd'hui

La seule des vertus qui ne soit pas en lui,

Des amis & des Rois quel plus parfait modèle ?

Allons, le temps est cher, & sa cause m'appelle.



S C È N E VII.

STRAFFORD. LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Où vas-tu, malheureux ?

STRAFFORD.

D'où vous vient cet effroi ?

LA COMTESSE.

Tu n'as plus qu'un instant. Suis-moi.

STRAFFORD.

Comment ?

LA COMTESSE.

Suis-moi.

Il y va de tes jours ; il y va de ma vie.

Tu fais fi de ma mort ta mort ferait suivie.

STRAFFORD.

Quel est donc, Elifa, cet orage nouveau ?

LA COMTESSE.

Chaque instant que tu perds creuse notre tombeau.

Tu fauras tout : mais viens.

STRAFFORD.

Expliquez-vous, de grace.

LA COMTESSE.

Je sens à chaque mot tout mon sang qui se glace.  
 Apprends donc qu'à l'instant Pym vient de t'accuser.  
 Ses fureurs, dans sa chambre, ont su tout embraser.  
 Le généreux Falkland, qui te hait, mais t'estime,  
 Au nom des loix en vain a demandé ton crime:  
 Ce cri de la vertu, mille cris l'ont couvert.  
 Il est parti soudain, & m'a tout découvert.  
 J'avais trop bien prévu le coup qui t'affaîne.  
 Depuis plus de trois mois on trame ta ruine.  
 Quiconque a pu t'aimer, ou pourrait te servir,  
 Subit déjà ton sort, ou bien va le subir.  
 Enfin dans cet instant, le dernier qui te reste,  
 Que tu veux rendre, hélas ! à tous deux si funeste,  
 Député vers les Pairs, au nom du peuple Anglais,  
 Pym dénonce à grands cris tes prétendus forfaits,  
 Et sous les noms affreux d'oppresser & de traître,  
 Prétend, dès aujourd'hui, te faire comparaître,

STRAFFORD.

Eh ! bien, j'y vole.

LA COMTESSE.

Où, donc ?

STRAFFORD.

A la Chambre des Pairs.

LA COMTESSE.

O ciel ! Eh ! que vas-tu leur demander ?

STRAFFORD.

Des fers.



J'y vais porter ma tête avec mon innocence ;  
Des intérêts du Roi prendre encor la défense ;  
Confondre l'imposture ; & montrer à la loi  
Qui son bras doit frapper, ou de Pym, ou de moi.

LA COMTESSE.

Eh ! quand le crime juge, à quoi sert l'innocence ?  
S'ils t'entendent, crois-moi, ce n'est que par décence.  
Leurs cœurs sont corrompus ; leurs arrêts sont dictés.  
Les Juges vertueux feront tous écartés.  
Je t'en conjure ; allons, sur un autre rivage,  
Attendre que le temps ait conjuré l'orage.

STRAFFORD.

Moi ! je m'avilirais jusqu'à leur ressembler !  
Ils auraient le plaisir de m'avoir fait trembler !  
Non, non, je n'irai point trahir ma conscience.  
Aux loix de mon pays j'ai plus de confiance.  
Le crime, tôt ou tard, rend hommage aux vertus.

LA COMTESSE.

Oui. Tu triompheras quand tu ne feras plus.

STRAFFORD.

Et le Roi....

LA COMTESSE.

N'as-tu pas appris à le connaître ?

Quoi ! ce Prince....

STRAFFORD.

Elisa, respectez votre maître....

Epargnez mon ami.—Le sort en est jetté ;

Parlez-moi de devoir & de fidélité :

Tout le reste m'offense, & je ne puis l'entendre.  
 Vas, nous sommes unis par l'amour le plus tendre ;  
 Mais c'est à la vertu d'en ferrer le lien.  
 Mon cœur, en t'affligeant, est plus digne du tien.  
 Allons, au Parlement je marche avec courage,  
 Et c'est en l'affrontant qu'on dissipe l'orage.

LA COMTESSE.

Ah ! je te fuis. Au moins tu n'empêcheras pas  
 Que ta femme par-tout n'accompagne tes pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.



## A C T E III.

Le théâtre représente la Salle de Westminster, disposée pour le procès d'un Pair. Dans le fond est le Trône, élevé de plusieurs degrés, surmonté d'un dais ; & sur la draperie, les armes d'Angleterre. En avant du Trône, & sur un gradin plus bas, la chaire d'état du Grand Sénéchal de la Couronne. De droite & de gauche, des sièges pour les Pairs. Sur la droite du spectateur, & sur le bord de la scène, un fauteuil noir pour l'accusé, & un carreau noir au pied de ce fauteuil. En face, sur la gauche, un banc pour les Députés des Communes, & plusieurs autres pour le public. Au fond du théâtre, dans l'angle droit, est un large escalier, sous une voûte antique & très-haute.

## S C È N E I.

LA COMTESSE DE STRAFFORD. SYDNEY.

LA COMTESSE.

**N**ON, je n'écoute rien. O trahison ! ô crime !  
 Ils l'ont chargé de fers ! Son dévouement sublime  
 N'a pu de ses tyrans fléchir la cruauté.  
 Comme un vil malfaiteur Strafford s'est vu traité.  
 Un obscur Comité, fier du droit qu'il s'arroe,  
 Déjà dans sa prison le brave, & l'interroge.

II

Bientôt par tous les Pairs ils vont être écoutés.  
Bientôt il va paraître en ces lieux redoutés,  
Où l'erreur si souvent emporta la balance,  
Où si souvent le crime égorgea l'innocence !

S Y D N E Y.

Fuyez-les donc, Madame ; & de ces factieux  
N'aigrifiez pas encor les esprits furieux.

L A C O M T E S S E.

Moi fuir ! Non, Sydney, non : je viens pour les attendre.

S Y D N E Y.

Quel est votre dessein, & qu'osez-vous prétendre ?

L A C O M T E S S E.

Je ne fais : mais enfin les cruels me verront.  
Juges, accusateurs, témoins, tous m'entendront.  
Et les pleurs d'une épouse, & les cris d'une mère,  
Ses droits, mon désespoir, nos enfans, ma misère,  
Dans ces esprits pervers, dans ces cœurs abattus  
Rappelleront peut-être un reste de vertus.



S C È N E II.

LES MEMES. SIR GEORGE WENTWORTH.

SIR GEORGE.

JE vous cherche, ma sœur ; courez près de la Reine.

LA COMTESSE.

Mon frère, de ces lieux avant qu'on ne m'entraîne,  
J'y périrai plutôt. J'attends ici Strafford.

SIR GEORGE.

Madame, gardez-vous d'un aveugle transport.  
Laissez ici mon frère avec son innocence.  
Le Roi publiquement entreprend sa défense :  
Mais on trompe la Reine ; on l'effraie, on l'aigrit,  
Et sur le cœur du Roi vous savez son crédit.  
Voyez-la, votre époux lui-même le demande.  
Près des chefs de l'armée il veut que je me rende ;  
A ses desirs, ma sœur, cédez ainsi que moi.

LA COMTESSE.

Eh ! ses desirs toujours n'ont-ils pas fait ma loi ?  
J'obéis, & je vole où son ordre m'appelle :  
Mais je reviens bientôt, à mon devoir fidèle,  
Me jeter dans ses bras, m'attacher à son fort,  
Et défendre sa vie, ou mourir de sa mort.—  
Ciel ! j'apperois déjà ces monstres qui s'avancent.

## S C È N E III.

LES MEMES. BESTWICK. BELLEW.

L A C O M T E S S E.

**I**L vous tarde, cruels, que vos fureurs commencent.  
 Hypocrite Bestwick, dont la feinte douceur  
 Voulait, pour le trahir, pénétrer dans mon cœur,  
 Voilà donc ces sermens ; voilà donc ce beau zèle  
 Qui tantôt de Strafford embrassait la querelle ?

B E S T W I C K.

D'un semblable discours j'ai lieu d'être surpris.  
 Ce zèle fut payé d'insulte & de mépris,  
 Madame ; & je pourrais goûter quelque vengeance :  
 Mais j'appris du Ciel même à pardonner l'offense.  
 Un autre soin m'entraîne, & subjugué ma foi.  
 Mylord est accusé d'avoir trahi le Roi !  
 Ce nom sacré dit tout. Je me dois à mon maître.  
 Je vois un ennemi, dès que je vois un traître.  
 Je déteste son crime, & plains votre malheur.

L A C O M T E S S E.

Grand Dieu ! vous l'entendez.

S I R G E O R G E.

Laissons cet imposteur :

Il ne mérite pas qu'on daigne lui répondre.  
 Il faut le mépriser, le fuir, & le confondre.



S C È N E IV.

BESTWICK. BELLEW.

BELLEW.

QUEL indomptable orgueil !

BESTWICK.

Il est près de sa fin.

Ces astres si brillans touchent à leur déclin.

O que ce jour est lent au gré de ma vengeance !

BELLEW.

Si le Roi cependant déployait sa puissance ?

Jamais il n'a, dit-on, paru plus courroucé.

BESTWICK.

Non, Bellew. Tout est dit dès qu'il a menacé.

BELLEW.

Mais ce projet en fin, que nous devons apprendre,

Ce grand coup qu'il médite, & qui doit nous surprendre,

Pym en-est-il instruit ?

BESTWICK.

Nous allons le favoir.

Pym songe en ce moment à remplir notre espoir.

Des projets, qu'au Conseil a présentés le Comte,

Par le Conseil lui-même il se fait rendre compte ;

Et, sur chaque ministre étendant son pouvoir,

Impose au Roi le joug qu'il n'a pas su prévoir.

J'entends sa voix.

## S C È N E V.

LES MEMES. PYM, accompagné des Députés accusateurs,  
& suivi d'une troupe de Factieux.

P Y M.

VENEZ, vengeurs de la patrie ;  
Soutenez mes efforts contre la tyrannie.  
C'est là que je prétends foudroyer, à vos yeux,  
De tous vos oppresseurs le plus pernicieux.  
Des juges, que bientôt vous allez voir paraître,  
Les loix, en d'autres temps, se méfieraient peut-être :  
Mais ce trône, ce dais, cet appareil pompeux  
Est encor nécessaire, & n'est plus dangereux ;  
Et si de ses pareils la faveur téméraire  
A la rigueur des loix tentait de le soustraire,  
Je fais par quels moyens on peut les prévenir.  
Quand le peuple a souffert, c'est au peuple à punir.

*(Les Députés accusateurs prennent leurs places. Le peuple remplit les galeries. Pym se porte en avant avec Bestwick & Bellew. Le reste de la scène est un entretien, à demi-voix, entre ces chefs).*

P Y M (à Bestwick).

Ces Pairs que nous craignons ?

B E S T W I C K.

La liste en est dressée.

Dans tous les lieux publics elle est déjà placée ;



Et, pour dire encor plus que mauvais citoyens,  
Je les ai tous marqués du nom de *Straffordiens*.  
La Reine ?

P Y M.

Elle nous fert, & déjà de ses craintes  
Son époux chancelant a senti les atteintes.

B E L L E W (à Pym).

Sais-tu ce qu'à l'instant a résolu le Roi ?

P Y M.

Je le fais. C'est un piège, & l'avis vient de moi.  
Plus de ménagemens. La fureur ! la menace !  
Notre succès ici dépend de notre audace.  
Voici les Pairs.

( Ils se rangent avec les autres Députés ).

## S C È N E VI.

LES MEMES. LES COMMUNES. LES PAIRS.  
LE GRAND SÉNÉCHAL DE LA COURONNE.

Les Communes entrent par une galerie, & remplissent leur amphithéâtre, au milieu duquel est une chaire pour l'Orateur de la Chambre, qui est en robe d'état.

Les Pairs entrent processionnellement, précédés de leurs Huissiers portant des masses. Les douze grands Juges ouvrent la marche avec leurs robes d'écarlate, leurs chaperons d'hermine, & leurs chaînes d'or. Les Pairs viennent ensuite ; ils marchent deux à deux, en habit de cérémonie, & chacun tenant la couronne qui appartient à son titre. A mesure qu'ils passent devant le trône, ils s'arrêtent, & s'inclinent avec un noble respect devant le siège de la royauté. La marche est terminée par le Grand Sénéchal de la Couronne, précédé & suivi de ses officiers, des héraults d'armes, &c. Chacun prend sa place ; les Pairs rangés sur la droite & sur la gauche ; les douze grands Juges à un bureau dans le milieu de la Salle, & le Grand Sénéchal dans sa chaire d'état au-dessous du Trône. Tous les Pairs se couvrent.

LE GRAND SÉNÉCHAL.

**M**Y LORDS, vous avez entendu

Ce qu'à nos Députés le Comte a répondu.  
Il nous reste à remplir un dernier ministère.  
Loin de nos jugemens ce ténébreux mystère  
Fait pour le criminel, non pour le magistrat.



Qui juge avec justice, instruit avec éclat.

*( Aux tribunes. )*

Citoyens, comme nous, écoutez en silence

D'un infortuné Lord la dernière défense ;

Et si quelqu'un pour lui veut élever la voix,

Qu'il parle, & qu'il soit sûr de la faveur des loix.

*( Au premier Huissier tenant la verge noire ).*

Qu'on amène le Comte.

BELLEW *(à Bestwick, à demi-voix).*

As-tu pris soin d'inscrire

Ce Pair ?

BESTWICK *( de même à Bellew ).*

C'est le premier que tu verras proscrire.

*( L'huisier est sorti pour aller chercher le Comte, & un silence profond règne dans la Salle pendant quelques minutes ).*

## S C È N E VII.

LES MEMES. LE COMTE DE STRAFFORD. SUITE.

*Par l'escalier, qui est au fond du théâtre, dans l'angle droit, on voit descendre le Comte de Strafford, & son cortège. Il est en habit de deuil, avec les marques de l'Ordre de la Jarretière. Après l'Huissier de la Chambre Haute, immédiatement devant l'accusé, marche l'Exécuteur de la Justice, portant sur son épaule la hâche, dont le tranchant est tourné en dehors. A côté du Comte est le Lieutenant de la Tour ; derrière lui, tous ses domestiques vêtus de deuil. Des gardes bordent l'escalier, au pied duquel tout le cortège s'arrête. Le Comte seul, avec le Lieutenant de la Tour, entre dans la Salle. L'Huissier le conduit, par derrière le banc des Pairs, au fauteuil noir qui lui est préparé sur le bord du théâtre à droite, & se place, avec le Lieutenant de la Tour, derrière ce fauteuil. Le Comte s'agenouille sur le carreau noir. Le Grand Sénéchal lui fait signe de se relever : il se relève, s'incline devant les Pairs, qui lui rendent ce salut, & s'assied.*

LE GRAND SÉNÉCHAL.

**L**ORD COMTE DE STRAFFORD, nous sentons vos douleurs,  
Et, prêts à vous juger, nous répandons des pleurs.  
Nous espérons encor que le peuple s'abuse.  
De haute trahison le peuple vous accuse....

STRAFFORD.

Quoi ! le peuple ?

P Y M.

Oui, le Peuple est votre accusateur.  
Vous fûtes son tyran, & je suis son vengeur.



LE GRAND SÉNÉCHAL (*à Pym, sévèrement*).

C'est au Lord de parler, & c'est à vous d'attendre.

(*A Strafford, avec sensibilité.*)

Parlez, Mylord; nos cœurs sont prêts à vous entendre.

Accablés sous le joug d'un devoir rigoureux,

Vous trouver innocent est l'objet de nos vœux.

STRAFFORD.

Mylords, vous l'avouerez, je n'aurais pas dû croire

Qu'une infâme prison suivît une victoire,

Et que de perfidie on osât m'accuser,

Lorsqu'à la mort, pour vous, je courais m'exposer.

Dans mon malheur, du moins, une douceur me reste :

Je bénis nos ayeux, & la bonté céleste,

Qui, vous rendant vous seuls les maîtres de mon sort,

Dans cet orage affreux me préparaient un port.

S'il n'est lancé par vous, nul trait ne peut m'atteindre.

Mes juges sont mes Pairs, & je n'ai pas à craindre

Cette secrète envie, & ce plaisir si bas

D'humilier celui que l'on n'égale pas.

—Mylords, est-ce bien moi que l'on appelle un traître ?

Si par quelques vertus je me suis fait connaître,

J'avais cru que c'était par ma fidélité,

Mon amour pour le Roi, ma ferme intégrité.

N'attendez pas qu'ici j'aie encore répondre

A tous ces vains griefs, que j'ai daigné confondre.

(*En montrant les témoins, rangés près des accusateurs*).

Ces témoins dont jadis j'ai puni les larcins,

Cet amas de bannis, de lâches, d'assassins,

S'enorgueillirait trop, si deux fois ma pensée  
 Jusqu'à s'occuper d'eux pouvait être abaissée.  
 Un soin plus chér m'anime, & plus digne de moi.  
 Mylords, je vais parler aux Anglais de leur Roi...  
 Prince digne en effet de l'amour le plus tendre,  
 Lorsque la vérité pourra se faire entendre !  
 On outrage son cœur, on noircit ses projets ;  
 On poursuit ses amis, on trompe ses sujets.  
 Peuple qui m'écoutez, Peuple fier & sensible,  
 Il vous chérit, ce Roi, qu'on vous peint si terrible.  
 Ah ! pour connaître mieux si son empire est doux,  
 Pour juger votre sort, voyez autour de vous.  
 Du nord jusqu'au midi l'Europe est embrasée.  
 Sous ses propres efforts la France est écrasée :  
 Elle a vu ses moissons, ses trésors, ses soldats  
 S'abîmer à la fois dans vingt ans de combats.  
 L'Empire & l'Italie, incertains de leurs maîtres,  
 Sont inondés de sang, & sont remplis de traîtres.  
 L'Espagne humiliée a vu tous ses vaisseaux  
 Dévorés par la flamme, engloutis sous les eaux.  
 Moscovites, Danois, Germains, Suédois, Bataves,  
 Les vainqueurs, les vaincus, les tyrans, les esclaves,  
 Pressés entre la guerre & la sédition,  
 Semblent tous dévoués à la destruction :  
 Et cependant l'Anglais, dans une paix profonde,  
 Recueille les tributs de l'un & l'autre monde.  
 Ses vaisseaux respectés dominant sur les mers.  
 Il reçoit en dépôt tout l'or de l'univers.



De superbes cités, des campagnes fertiles ;  
 Tous les arts, protégés ; tous les talens, utiles ;  
 Le culte le plus pur, les pasteurs les plus saints ;  
 Un trône, où la vertu préside à nos destins ;  
 Au dedans, le bonheur, la paix & l'abondance ;  
 Au dehors tout l'éclat d'une grande puissance :  
 Anglais, de votre Roi tels étaient les bienfaits :  
 Dites, que vous faut-il pour être satisfaits ?  
 L'imposture m'attaque ; & moi je la défie :  
 Du maître que je fers le nom me justifie.

—A tous ces grands bienfaits, que je viens d'exposer,  
 Quels sont les faits, Mylords, qu'on prétend opposer ?  
 Quelques bruits incertains, quelque erreur passagère,  
 Que le mensonge invente, ou du moins exagère.  
 Quelqu'ordre, plus utile encor que rigoureux,  
 Contre des citoyens obscurs & dangereux.  
 Je ne fais quel Cromwell, voulant de sa patrie  
 Porter en d'autres lieux les bras & l'industrie,  
 Surpris dans le projet qu'il osait méditer,  
 Retenu sur les bords qu'il allait déserter ;  
 Qu'il valait mieux, peut-être, avec sa horde impure,  
 Laisser, au gré des flots, errer à l'aventure.....

P Y M.

Vous le voyez, Mylords, le mépris insultant  
 Dont il ose accabler ce peuple, qui l'entend.  
 Celui qui, dans les fers, montre tant d'arrogance,  
 Jugez ce qu'il a fait, armé de la puissance.

*Des citoyens obscurs ! Je le fus autrefois.*  
 Je m'instruisis dans l'ombre à défendre les loix ;  
 Et le premier instant où l'on m'a vu paraître,  
 Pour le bien de l'Etat m'a fait assez connaître.  
 D'autres m'imiteront. Peut-être ce Cromwell  
 Pour sauver les Anglais fut marqué par le Ciel.  
 Quel qu'il soit, il est homme, Anglais ; ce double titre  
 L'a fait de ses destins le souverain arbitre.  
 La patrie a sur nous le seul droit des bienfaits ;  
 Et j'accuse l'Etat, quand il perd ses sujets.  
 Et que nous font à nous cette paix mensongère,  
 Ces arts pernicioeux, & ce luxe éphémère ?  
 Pour asservir nos cœurs, on énerve nos bras.  
 Anglais, réveillez-vous, & courez aux combats ;  
 Allez braver la mort, & recueillir la gloire ;  
 Mais que la liberté suive notre victoire ;  
 Et lorsque nos tyrans seront tous abattus,  
 Périront nos trésors ! reprenons nos vertus.  
 Sous un rustique toit, fortunés & tranquilles,  
 N'ayons plus de palais, mais ayons des asyles.  
 Rentré dans sa maison, un citoyen Anglais  
 D'aucun pouvoir humain n'y doit craindre les traits.  
 De ses foyers sacrés l'inviolable enceinte  
 Des seuls fléaux du ciel doit redouter l'atteinte :  
 Les vents peuvent l'ouvrir, la foudre y peut entrer ;  
 L'ordre d'un Roi jamais ne doit y pénétrer.  
 Long, Hobart, Eliot, ces chefs parlementaires,  
 A d'injustes tributs justement réfractaires,



Du sein de leur famille entraînés, sans pitié,  
Dans les cachots creusés par son inimitié,  
Sont-ils.....

STRAFFORD.

Je te rends grace, ô Ciel ! de leur démence.  
Mylords, j'étais absent.

P Y M.

Qu'importe son absence ?

Présent par ses conseils, présent par le poison  
Qui d'un Prince né juste infecta la raison,  
Deloin, comme de près, il a fait notre perte.  
Si l'Ecosse est en feu, si l'Irlande est déserte,  
Si l'Angleterre a vu ses frères, ses voisins,  
Transformés en soldats, envahir ses confins,  
C'est lui.....

STRAFFORD.

Moi !

P Y M.

Vous.

STRAFFORD.

C'est moi qui, par un pacte impie,  
Ai fait venir d'Ecosse une armée ennemie !....

P Y M.

Mylords, il va forger la fable d'un traité.  
Ainsi, calomniant notre fidélité,  
Il remplissait son maître & de haine & d'alarmes.  
Aux Ecoslais, dit-il, j'ai fait prendre les armes !

C'est moi qui, près d'York, enflammais leur courroux!  
 Mes complices, Mylord, il les prend parmi vous.  
 D'un coupable accusé c'est ce qu'on doit attendre :  
 Il accuse à son tour, ne pouvant se défendre.  
 Montrez donc ce traité que vous avez surpris.  
 Citez quelques témoins, produisez des écrits.

## STRAFFORD.

Ciel ! à force d'audace ils sauront me confondre!...  
 Mylords, je suis captif, & ne puis leur répondre.  
 Mes amis, comme moi, dans les fers sont jettés,  
 Mes papiers sont saisis, mes témoins écartés.  
 Telle est de ces grands cœurs la vertu magnanime :  
 Détracteurs éternels du pouvoir légitime,  
 De leur vil despotisme ils veulent nous flétrir.  
 Ces gardiens de la loi savent s'en affranchir ;  
 Et de la liberté ces vengeurs secourables  
 Sont de tous les tyrans les plus intolérables.  
 Eh ! bien, puisqu'ils ont su ravir l'impunité ;  
 Amis, témoins, écrits, puisqu'ils m'ont tout ôté...

*( Il découvre sa poitrine )*

Qu'ils m'ôtent donc aussi ces nobles cicatrices,  
 Garans multipliés de mes nombreux services.  
 Du trésor de l'Etat qu'ils ôtent tous mes biens,  
 Que je viens d'y verser pour mes concitoyens.  
 Puisse ainsi l'Angleterre être toujours trahie !  
 —Oui, j'ai purgé l'Irlande, & je m'en glorifie.



J'en ai banni le vol, avec l'oppression,  
 Et le zèle hypocrite, & la rebellion :  
 Mais j'ai poli ses mœurs, créé son industrie.  
 L'Irlandais aujourd'hui connaît une patrie.  
 Ce n'est plus un troupeau de sauvages errans,  
 Dans le fond de ses bois chassé par ses tyrans.  
 Il adopte nos loix, nos dogmes salutaires ;  
 Il rétablit ses ports, il défriche ses terres.  
 Sa valeur désormais s'exerce pour son Roi.  
 Il renaît en un mot ; & peut-être, sans moi,  
 Esclave tourmenté de sa noble origine,  
 Il s'enfveliffait sous sa propre ruine !....  
 —L'Ecosse était rebelle : il fallait la dompter.  
 J'entends, autour de moi, sans cesse répéter  
 Tous ces noms imposans de *loix*, de *despotisme*,  
*Le Ciel & sa bonté, Rome & son fanatisme !*  
 Ah ! pour les droits du peuple, & pour sa liberté  
 Nul n'a fait, plus que moi, tonner la vérité.  
 Par des freins plus puissans nul n'a voulu restreindre  
 Ce pouvoir, qu'il nous faut & respecter & craindre.  
 Mais quand j'ai découvert, dans tous ces zélateurs,  
 Bien moins des citoyens, que des conspirateurs ;  
 L'un mettant à prix d'or ses passions factices,  
 Ne parlant de vertu que pour vendre ses vices ;  
 L'autre, avide d'honneurs, indigne d'y monter,  
 Voulant punir la main qui dut l'en écarter ;  
 Et ce peuple égaré, que d'abîme en abîme,  
 On conduit au malheur par les sentiers du crime ;

Alors j'ai dû frémir, & je me suis armé  
 Pour l'Etat en péril, pour le trône opprimé,  
 Pour maintenir la force à nos loix tutélaires,  
 Pour arracher le Peuple aux fureurs populaires.  
 Eh ! quoi, dans Edimbourg ces Chrétiens dispersés,  
 Ces magistrats bannis, ces autels renversés,  
 Ces prêtres lapidés des pavés de leurs temples,  
 De douceur & de paix ce sont là des exemples ?  
 Et lorsque, sans contrainte, un Roi plein de bonté  
 Veut du culte public garder la pureté,  
 C'est lui que l'on nous montre armé de violences,  
 Et, le glaive à la main, troublant les consciences !  
 Le Souverain trahi, qui craint de se venger,  
 Est peint comme un tyran, prêt à nous égorger ;  
 Et les sujets ingrats de ce Roi débonnaire,  
 Qui, pour prix de ses dons, lui déclarent la guerre,  
 On les plaint !... Eh ! bien, moi, je les ai combattus.  
 J'ai voulu sous ses pieds les voir tous abattus.  
 Je l'ai dit au Conseil, au Peuple, à l'Angleterre.  
 J'en ai pris à témoin & le ciel & la terre.  
 Voilà dans tous les lieux, voilà dans tous les temps,  
 Mon cœur, mes actions, mes discours ; & j'attends  
 Que tous ces délateurs, qui demandent ma vie,  
 Y découvrent l'instant taché de perfidie.

P Y M.

Ah ! Mylords, gardez-vous du piège qu'il vous tend.  
 Sa trahison n'est pas l'ouvrage d'un instant.



Il faut *construire* ici l'*évidence* du crime :  
 De ses intentions il faut sonder l'abîme.  
 S'il a servi l'Etat, c'était pour le livrer :  
 S'il a servi le Roi, c'était pour l'égarer.  
 Quels que soient les dehors qui parent sa conduite,  
 Pour en juger la cause, il faut en voir la suite,  
 De tous les faits entre eux saisir l'enchaînement,  
 Et ne former de tous qu'un seul évènement.  
 Chaque fait, pris à part, est innocent peut-être ;  
 C'est en les unissant qu'on découvre le traître.

## STRAFFORD.

Où sommes-nous, Mylords ? L'esprit épouvanté  
 A peine à concevoir tant de perversité.  
 Eh ! qui donc de l'Etat voudra tenir les rênes,  
 Si, parmi tant de soins, & d'envie, & de haine,  
 Le crime, ou la vertu, dépendent des succès ?  
 Si, pour mieux les corrompre, on confond tous les faits ?  
 Si, jusqu'au fond des cœurs, l'audace & l'imposture  
 Vont créer des forfaits, dont frémit la nature ?  
 Si le zèle trompé—si même les erreurs,  
 (Je ne m'en défends pas, le propre des grands cœurs  
 Est de les avouer, quand le reste les nie)  
 Si même des erreurs, qu'unit la calomnie,  
 Dans le tissu trompeur d'un ensemble infernal,  
 Se changent tout-à-coup en crime capital ?  
 Quel sénat, quel tyran, quel démon en furie  
 Enfanta, parmi nous, cette chimère impie ?

D'où fort ce feu, caché dans l'abîme des temps,  
 Pour dévorer Strafford & ses tristes enfans ?  
 Mes enfans !..... ah ! Mylords, écartons cette image.  
 Je sens trop, à ce mot, chanceler mon courage....  
 Vous-mêmes, je vous vois prêts à vous attendrir,  
 Et je veux vous convaincre, & non pas vous fléchir....

P Y M.

Mylords, le temps est chère : je n'ai qu'un mot à dire.  
 De la nature aussi je ressens tout l'empire :  
 Mais de quel droit enfin un traître épouvanté  
 Veut-il nous attendrir pour sa postérité,  
 Lui, dont la tyrannie a voulu, d'âge en âge,  
 Sur nos derniers neveux étendre l'esclavage !  
 Lui qui, fouillant le trône, & soulevant les loix,  
 Osa mettre en péril le pur sang de nos Rois !....  
 Vous frémissez, Mylords ; il faut frémir sans doute.  
 Pour vous parler ainsi, sentez ce qu'il m'en coûte :  
 Mais le peuple, à la fin, fatigué de souffrir,  
 Des bornes du devoir menace de sortir.  
 Notre prudence encor le contient avec peine.  
 Sur l'auteur de ses maux nous arrêtons sa haine.  
 Nous lui montrons la loi, sensible à ses douleurs,  
 Prête à verser le sang qui fit tous ses malheurs.  
 Si l'on trompe aujourd'hui nos vœux & sa vengeance ;  
 S'il croit devoir, plus haut, aller chercher l'offense ;  
 Si ce Lord vit enfin.... O Dieu ! qui m'écoutez,  
 Détournez loin de nous tant de calamités.



Aux enfans de nos Rois gardez leur héritage.  
Que l'opprobre & l'exil ne soit pas leur partage....  
Vous m'entendez, Mylords. C'est à vous de juger  
Si celui qui nous livre à cet affreux danger  
A le droit de se dire exempt de perfidie ;  
S'il a pu, sans trahir son devoir, sa patrie,  
Son Prince.....

---

S C È N E    V I I I .

LES MEMES. La Draperie du Trône s'ouvre, &

CHARLES *paraît en disant,*

NON, Mylords, il ne m'a point trahi.

( *Tout le monde se lève.* )

STRAFFORD ( *à part.* )

Le Roi ! Ciel !

P Y M ( *à ses collègues.* )

Jé triomphe.

CHARLES ( *assis sur son trône.* )

Il ne m'a qu'obéi.

De tout bon serviteur Strafford est le modèle.

A moi, comme à l'Etat, il fut toujours fidèle,

Et, dût mon peuple entier se liguier contre lui,  
 Certain de sa vertu, je ferai son appui.  
 Mais mon cœur déchiré médite un sacrifice,  
 Qui va peut-être enfin calmer tant d'injustice.  
 Outragé, méconnu, Strafford m'a, dans ce jour,  
 Demandé de quitter ses emplois & ma cour.  
 Le besoin de mon cœur m'avait rendu barbare ;  
 Mais puisque l'on blasphème une vertu si rare,  
 Puisque c'est en m'aimant qu'on devient malheureux.  
 C'est à moi de souffrir en ami généreux.  
 A Strafford, malgré moi, j'accorde sa demande.  
 Je nomme Lord Dillon Viceroy de l'Irlande.  
 J'appelle à mon Conseil, Saville, Kimbolton,  
 Hampden, Essex, & Pym. Je délivre Loudon ;  
 Pour sauver l'innocent, je fais grace au coupable.  
 Pym, de quelque remords si ton ame est capable,  
 Dans ses conseils secrets viens entendre ton Roi :  
 Viens voir si mes sujets te sont plus chers qu'à moi.  
 Pairs, qui de mon ami connaissez l'innocence,  
 Je livre à votre honneur le soin de sa défense.  
 Et toi qui, le premier, as voulu me quitter,  
 Ah ! crois que, chaque jour, je vais te regretter.  
 Bon & fidèle ami, tendre époux, heureux père,  
 Vas cultiver en paix la vertu qui t'est chère :  
 Mais souviens-toi de Charle, & pleure quelquefois  
 Les pertes de mon cœur, & le malheur des Rois !...  
 Peuple injuste & cruel, jouis donc de mes larmes.  
 Se peut-il que pour toi ma douleur ait des charmes ?—



Sachez tous cependant que j'en ai fait assez ;  
Et que, si tant de soins sont mal récompensés,  
Je ne dois plus qu'au Ciel compte de ma puissance.  
Je fais jusqu'où déjà l'on porte la licence.  
Le peuple est ameuté ; Londres, de toutes parts,  
Ne présente à ses yeux que d'insolens placards.  
On prétend faire plus ; on murmure, on menace.  
Il est temps que j'impose un frein à cette audace.  
J'y vole, & je faurai, s'il le faut, en soldat,  
Défendre en même temps & mon trône & l'Etat.

*(Le Roi, après avoir tendu de loin les bras à Strafford, qui, à ce mouvement, s'est prosterné en posant la main sur son cœur, traverse le fond du théâtre, suivi de quelques gardes, & sort par le grand escalier).*

---

S C È N E VII.

LES MEMES, SANS LE ROI.

LE GRAND SÉNÉCHAL.

P OURSUIVONS.....

P Y M *(l'interrompant).*

Non, Mylords. D'autres soins vous appellent.  
Des dangers trop pressans ici se renouvellent.

En vain de nos ayeux la noble fermeté  
 Avait cru, pour jamais, fonder la liberté.  
 Le Parlement n'est plus ; on l'accable d'outrages.  
 On viole ses droits, on gêne ses suffrages.  
 On arrache le crime à la rigueur des loix.  
 On vient, à main armée, enchaîner notre voix.  
 Le salut de l'Etat devient la loi suprême,  
 Et l'extrême péril veut un remède extrême.  
 Allons, séparons-nous.

*(Se tournant vers les Communes).*

Organes des cités,  
 Défenseurs de ce peuple & de ses libertés,  
 Dans votre auguste enceinte il est temps de vous rendre :  
 Aux Communes bientôt Pym va se faire entendre.

*(Aux Pairs).*

Et vous, Pairs, qui bientôt aussi me reverrez,  
 Retirez-vous aux lieux qui vous sont consacrés.

LE GRAND SÉNÉCHAL.

Et de quel droit.....

P Y M.

Du droit que chaque créature  
 Reçoit, quand elle sort des mains de la nature ;  
 Qui soumet en tous lieux, & sur-tout parmi nous,  
 L'intérêt d'un seul homme à l'intérêt de tous.  
 Le vaisseau de l'Etat est voisin du naufrage ;  
 Un prophète perfide a causé cet orage :



Il faut calmer les flots, en l'y précipitant.  
La majesté du peuple est ici mon garant....

*( Les Pairs du parti de Pym se lèvent, & entraînent  
les autres ).*

Mais je vois tous ces Lords qui, pleins d'un noble zèle,  
Volent où la patrie, où l'honneur les appelle.  
Allez, dignes soutiens & du peuple & du Roi,  
Les réunir tous deux sous le joug de la loi.

LE GRAND SÉNÉCHAL.

Oui, Mylords, c'est la loi qui demande vengeance.  
Elle ordonne sur-tout de sauver l'innocence.  
Allons remplir son vœu sans trouble & sans effroi;  
Et sachons, s'il le faut, périr avec la loi.

P Y M *(à ceux de ses collègues qui l'entourent).*

Je vous fais. Qu'à l'instant la motion soit prête,  
Et qu'on dresse le bill qui proscrira sa tête.

STRAFFORD *(à part).*

O mon Roi ! dans quel piège ils ont conduit tes pas !

S C È N E X.

*(Tout le monde est retiré. Il ne reste plus sur la scène que Strafford, le Lieutenant de la Tour, & Pym.)*

P Y M *(au Lieutenant de la Tour).*

**F**AITES garder ces lieux, & qu'on n'approche pas.

*(Le Lieutenant de la Tour dispose des Gardes, extérieurement, à toutes les entrées de la Salle ; l'on voit toutes les portes se fermer. Strafford & Pym restent seuls.)*

---

S C È N E XI.

STRAFFORD. PYM.

P Y M *(arrétant Strafford par le bras).*

**E**COUTE-moi, Strafford—Ce ton peut te surprendre ;  
Ta vie est dans mes mains, & j'ai droit de la prendre.

S T R A F F O R D.

Quoi ! ce vil imposteur.....

P Y M.

Modère ces éclats.

Ecoute jusqu'au bout, & tu me répondras.

Strafford, je te poursuis, je t'ai craint, je t'accuse :

Tu crois que je te hais, Strafford, & tu t'abuse.



Je t'estime, t'honore, & vais te le prouver.  
J'ai demandé ta perte ; & je veux te sauver.

STRAFFORD.

Ciel !

P Y M.

Calme toi, te dis-je, & tu vas me connaître.  
Mes projets en entier devant toi vont paraître :  
Je ne risque plus rien à te les confier.

—Je n'entreprendrai pas de les justifier.

Soit que, par le destin, placé dans la bassesse,  
Je cherche à me venger d'un éclat qui me blesse ;  
Soit que, d'un saint amour enflammé pour les loix,  
Mon cœur soit, en tout temps, d'accord avec ma voix ;  
Rebelle ou citoyen, vertueux ou coupable,  
J'ai juré de briser ce sceptre qui m'accable ;  
Je veux changer l'Etat : &, s'il nous reste un Roi,  
Que ce phantôme vain soit moins puissant que moi.  
Par-tout, grace à mes soins, la révolte est semée.  
Ici des Ecoffais j'ai fait venir l'armée ;  
(Tu le fais. Un moment a tout fait entre nous ;  
Tu voulais m'accuser, j'ai prévenu tes coups.)  
Cette armée est à moi. Des sectaires d'Ecosse  
J'ai propagé le culte & le zèle féroce :  
Non que je m'abandonne aux superstitions,  
Prétexte si honteux de nos divisions ;  
Mais, au peuple grossier s'il faut un fanatisme,  
Celui que je préfère est le puritanisme.

Je hais l'épiscopat : & le trône & l'autel  
 Se prêtent trop souvent un secours mutuel ;  
 Je prétends de ces lieux le faire disparaître.  
 Je veux que chacun soit & son prince, & son prêtre.  
 L'ami du Roi, le tien, ce superbe prélat,  
 Qui du culte anglican veut relever l'éclat,  
 Laud, jetté dans les fers, suivra ta destinée.  
 Bientôt de ses pareils la foule abandonnée  
 Se verra du sénat exclure sans retour.  
 Tous les prélats détruits, tes Pairs auront leur tour.  
 La plupart aujourd'hui, par une basse envie,  
 Se portent lâchement à me vendre ta vie.  
 Quand ils t'auront perdu, je te vengerai d'eux.  
 Ainsi, de tous ces corps, dont l'ordre dangereux  
 De degrés en degrés transmet la dépendance,  
 Le peuple, resté seul, seul aura la puissance.

—Tu vois présentement où tendent mes projets,  
 Et ce que j'en ai dit montre ce que je tais.  
 Pour abuser ton Roi, pour l'accabler sans cesse,  
 Il fallait ses vertus ensemble & sa faiblesse.  
 Mais pouvais-je, dis-moi, te laisser près de lui,  
 Toi son seul défenseur, toi son unique appui ?  
 Le Ciel t'a tout donné, talents, force, courage ;  
 Tu pouvais, en un jour, détruire mon ouvrage :  
 Il fallait donc te perdre, & j'ai dû t'accuser.  
 N'ayant pas de délit, j'ai su t'en composer.  
 Je n'avais pas besoin d'entendre ta défense ;  
 Je suis, autant que toi, sûr de ton innocence.



Tu n'en mourras pas moins, si c'est ma volonté.  
 Sur quelques-uns des Pairs ton espoir s'est porté ?  
 Pendant que je te parle, on vient de te proscrire :  
 Le peuple a fait l'arrêt, c'est aux Pairs d'y souscrire.  
 La démarche du Roi pourrait te rassurer ?  
 J'ai gagné son conseil pour la lui suggérer.  
 J'ai voulu lui montrer le peu qu'il doit prétendre,  
 Et, pour mieux l'effrayer, lui faire tout entendre.  
 J'avais besoin d'ailleurs d'un prétexte à mes cris  
 Pour achever par-tout d'enflammer les esprits.  
 Encore quelques instans, & le peuple en alarmes,  
 Au nom du Parlement, paraîtra sous les armes.  
 Ainsi Charles, poussé par son malheureux sort,  
 En demandant ta vie, aura hâté ta mort ;  
 Et telle est désormais son imprudence extrême,  
 Que, s'il veut te sauver, il se perdra lui-même.

—Strafford, c'est de moi seul que ton salut dépend.  
 La foudre gronde encore, & mon bras la suspend.  
 Hâte-toi de l'éteindre avant qu'elle n'éclate.  
 De quelques grands succès que mon espoir se flatte,  
 Tu peux, je l'avouerai, les rendre plus certains.  
 Embrasse mes projets. Unissons nos destins.  
 Abandonne ce Roi, qui déjà t'abandonne.  
 Laissons-lui, si tu veux, son titre & sa couronne :  
 Mais que le peuple règne, & qu'il règne par nous.  
 Souffre-moi ton égal, sans en être jaloux.  
 Le moment arrivé, renonce à ta pairie ;  
 Loin de s'en augmenter, ta gloire en est flétrie.

Pour nos pareils, Strafford, les titres ne sont rien,  
Il nous faut, pour tout droit, ton génie & le mien.

—Ce jour, enfin, ce jour décide de ta vie,  
Et va voir les projets qu'ici je te confie,  
Secondés de tes soins, ou scellés de ton sang.  
C'est à toi de choisir, & tu n'as qu'un instant.

STRAFFORD *lève les yeux au ciel, les fixe un instant sur  
Pym, en exprimant tout-à-la-fois l'étonnement, l'horreur,  
le mépris : puis marchant vers le fond du théâtre, il  
dit d'une voix élevée,*

Qu'on me mène à la Tour.

P Y M.

Voilà donc ta réponse ?

C'est l'arrêt de ta mort que ta bouche prononce.  
Gardes !



S C È N E XII.

STRAFFORD. PYM. LA COMTESSE DE STRAFFORD.

BALFOUR, LIEUTENANT DE LA TOUR. GARDES.

*(Les portes du grand escalier s'ouvrent. Balfour entre avec ses gardes. La Comtesse force le passage malgré eux.)*

LA COMTESSE.

JE veux le voir.

STRAFFORD.

O ma chère Elifa !

LA COMTESSE.

Je te retrouve enfin !.... Où sont-ils ?.... Quoi ! déjà....

STRAFFORD.

Ne pensez point à moi.

P Y M.

Gardes, qu'on les sépare.

STRAFFORD *(à la Comtesse.)*

Courez au Roi.

P Y M.

Balfour, obéissez.

LA COMTESSE.

Barbare !

STRAFFORD (*environné.*)

Gardes, soldats, Anglais, prévenez ses fureurs:  
C'est un traître, il vous trompe.....

P Y M.

Etouffez ces clameurs....

Qu'on l'entraîne.

STRAFFORD.

Le Roi.....

P Y M (*à Balfour.*)

Le Parlement l'ordonne.

Que sa prison se ferme, & ne s'ouvre à personne :  
Votre tête en répond.

---

S C È N E XIII.

LES MEMES. BESTWICK, *accourant avec précipitation.*

P Y M.

L'ARRÊT est-il rendu ?

BESTWICK.

Pym, il faut te montrer, ou bien tout est perdu.

P Y M.

Comment ?

BESTWICK.

Nous préparions la victoire éclatante,  
Qui doit venger le Peuple, & remplir notre attente.

Nous



Nous allions l'obtenir, lorsqu'au Bill proposé  
Un indigne apostat, Digby, s'est opposé.  
Palmer avec Falkland, qu'un même esprit anime,  
Se joignent à Digby pour protéger le crime.  
On se tait, on écoute. A peine ils ont parlé,  
Autour d'eux, à l'instant, tout paraît ébranlé.  
On crie à l'injustice, on parle d'innocence :  
Pour celui qui nous perd on demande vengeance !  
On le plaint, on l'admire, on vante ses exploits,  
Son cœur & ses vertus, sa sagesse & ses loix !  
Enfin, si tu ne viens dissiper la tempête,  
C'est peut-être pour toi que l'échafaut s'apprête.

P Y M.

Au moins jamais mon cœur ne connaîtra l'effroi.

LA COMTESSE.

Le Ciel est juste enfin !

STRAFFORD.

Il protège mon Roi !

P Y M.

Ce triomphe est précoce, & fera peu durable.  
Gardes, que tardez-vous d'entraîner ce coupable ?

STRAFFORD.

On fera qui de nous mérita tous ces noms.

P Y M.

J'accepte tes défis. Allons, Bestwick, allons,

M

Et sur tous ces grands Corps, que le vulgaire encense,  
Viens voir ce qu'un seul homme exerce de puissance:

LA COMTESSE.

Vas! le Ciel, qui nous juge, est plus puissant que toi.  
Compte sur lui, Strafford, & compte aussi sur moi.

**PIN DU TROISIÈME ACTE.**



A C T E IV.

Le Théâtre représente le Cabinet du Roi.

---

S C È N E I.

CHARLES. CARLETON.

CHARLES

*(Sortant de son Conseil dans la plus grande agitation.)*

BARBARES, laissez-moi. Quelle horreur ! quel abîme !  
Mon Conseil tout entier veut me forcer au crime !

CARLETON.

Ah ! calmez....

CHARLES.

Me calmer ! n'as-tu pas entendu  
Ce que de ma faiblesse ils ont tous prétendu ?  
De ces Communes, moi, que j'épouse la rage !  
Que de ces assassins je consacre l'ouvrage !  
Et la Reine ! la Reine ! Elle veut que ma main  
Du malheureux Strafford aille percer le sein !  
Cruelle ! sur mon cœur exerce un autre empire.  
Est-ce à l'empoisonner que ton amour aspire ?

M 2

L'abandonner ! Jamais. Mais, dis-moi, Carleton,  
 Comment ont-ils donc fait ? Par quelle trahison...  
 Comment a-t-il passé cet arrêt exécrationnel ?  
 On tendait à Strafford une main secourable.  
 Digby, Falkland, Palmer, avaient, au fond des cœurs,  
 Réveillé la justice & les remords vengeurs.

## CARLETON.

La présence de Pym a tout fait disparaître.  
 Il est venu parler le langage d'un maître.  
 Suivi de factieux, qu'il feint de contenir,  
 Quand lui seul pour le crime a su les réunir,  
 Il a paru soudain au milieu des Communes.  
*De ce peuple, a-t-il dit, vous gardez les fortunes,  
 Sa liberté, ses droits. Il en est parmi vous,  
 Que d'un dépôt si saint il croit trop peu jaloux.  
 Je me plais à penser que sa frayeur l'abuse ;  
 Mais l'objet de sa crainte en doit être l'excuse.  
 Qu'elle soit juste ou non, il faut y déférer ;  
 De tous ceux qu'il soupçonne il faut nous séparer ;  
 Et sans doute aucun d'eux n'ira jusqu'à prétendre  
 Que qui put les créer ne peut pas les surprendre.  
 On va vous les nommer. Bestwick, dans cet instant,  
 A montré des proscrits le tableau révoltant.  
 Le fourbe les nommait d'une voix gémissante,  
 Tandis que de son chef l'escorte frémissante,  
 Pouffait des cris de haine, & jurait de punir  
 Quiconque à ses décrets tarderait d'obéir.*



De la Chambre, en tumulte, on a pris les suffrages.  
 O des plus grands malheurs trop sinistres présages !  
 Les uns, livrés à Pym, se hâtent de bannir  
 Tous ceux dont la vertu pourrait les contenir.  
 La frayeur fait ici ce qu'ailleurs fit la rage.  
 Aux uns la vertu manque ; aux autres, le courage.  
 Le reste, vil troupeau, que le hasard conduit,  
 Se traîne sur les pas qu'on lui trace, & qu'il suit.  
 Enfin les plus grands noms, la vertu la plus pure  
 De ce sénat tronqué, sont forcés de s'exclure.  
 Alors Pym est vainqueur ; tout cède à son effort,  
 On adopte le Bill qui condamne Strafford ;  
 Les discours de Digby sont dévoués aux flammes ;  
 Et, poursuivant le cours de ses projets infâmes,  
 Pym va porter le Bill à la Chambre des Pairs.

CHARLES.

Monstre, que parmi nous ont vomî les enfers,  
 Je préviendrai tes coups.—Carleton !

CARLETON.

Sire.

CHARLES.

Ecoute.

Tu vois de tous côtés ce que mon cœur redoute.  
 Entouré de malheurs, puis-je compter sur toi ?

CARLETON.

Ah ! tout mon sang est prêt à couler pour mon Roi.

C H A R L E S.

De ma garde, à l'instant, vas donc prendre l'élite ;  
 Il faut que de Strafford tu protèges la fuite.  
 Fais les déguiser tous, pour entrer dans la Tour.  
 Tu rendras de ma part ce billet à Balfour,  
 N'épargne auprès de lui prières, ni caresses ;  
 Montre lui des honneurs, promets lui des richesses ;  
 Le fauveur de Strafford obtiendra tout de moi.  
 Jusqu'à la fin du jour que lui seul, avec toi,  
 Connaisse mon projet ; & dès que la nuit sombre  
 A nos pieux desirs viendra prêter son ombre,  
 Alors de mon ami brisez tous deux les fers.  
 Qu'il aille, s'il le faut, au bout de l'univers.  
 Si je le perds, qu'au moins je fache qu'il respire.  
 Dis-lui que, dans ces lieux, contre nous tout conspire,  
 Les Communes, la Reine, & cet affreux malheur  
 Qui marqua tous mes jours du sceau de la douleur.  
 Obtiens de sa vertu qu'il consente à te suivre.  
 Si ce n'est pas pour lui, pour moi qu'il daigne vivre.  
 Ne le quitte sur-tout, que lorsque, sur les mers,  
 Tu le verras fuyant ces rivages pervers.  
 Strafford, dans son armée, avait pris pour escorte  
 De ses chers Irlandais la vaillante cohorte.  
 Avec eux jusqu'à Londres il a craint de marcher.  
 Son frère, par mon ordre, est allé les chercher.  
 Il reviendra bientôt se montrer à leur tête,  
 Et, pour te seconder leur troupe fera prête.  
 Nous nous verrons encor, mais vas tout disposer.



CARLETON.

Oui, je vais vous servir; oui, je vais tout oser.  
Ciel ! reçois mes sermens.

CHARLES.

Reviens bientôt m'instruire  
Si tes soins sont heureux, s'il faut que je respire.  
Vas, mon chér Carleton, mon ami, mon soutien,  
Vas, cours, sauve Strafford, & mon trône est le tien.

CARLETON.

Ah ! je n'ai pas besoin d'une autre récompense,  
Lorsque je fers mon Prince, & défends l'innocence.

---

S C È N E II.

CHARLES SEUL.

CIEL ! remplis mon espoir.—S'il était renversé,  
Je frémis des malheurs dont je suis menacé.—  
Dans quel état, ô Ciel ! je viens de voir la Reine !....  
Contre un infortuné d'où lui vient tant de haine ?....  
Ah ! sans doute j'ai tort d'accuser son effroi.  
Elle hait moins Strafford qu'elle ne craint pour moi.  
Son époux, ses enfans occupent sa pensée ;  
De nos dangers communs son ame est oppressée.  
Maîtresse de mon cœur, objet de mon amour,  
Tu ne vois que mon trône en ce funeste séjour ;

Et tu ne songes pas, dans ta douleur amère,  
Que, de tous les humains répandus sur la terre,  
Si Strafford, sous mes yeux, reçoit le coup mortel,  
Je suis le plus à plaindre.... & le plus criminel !

—Infortuné Strafford ! hélas ! dans ce lieu même,  
Cent fois je fus témoin de son amour extrême.

C'est ici qu'il tonnait contre mes ennemis.

Sans moi, sans ma faiblesse, il les aurait soumis ;

Il aurait assuré mon repos & ma gloire.

Ah ! mon premier malheur fut de ne pas le croire.

—Les Pairs n'ont point encor souscrit l'arrêt fatal.

Je compte sur les Pairs, sur le Grand Sénéchal.

Les Pairs ne voudront point enhardir l'insolence....

*(On entend un bruit tumultueux, & un cliquetis d'armes.)*

Qu'entends-je ? & vers ces lieux qui donc ainsi s'avance ?  
Pym !

SCÈNE



S C È N E    I I I.

CHARLES. PYM. GARDES. FACTIEUX.

*(Pym paraît dans la galerie qui précède le Cabinet du Roi, suivi d'une troupe de Factieux, diversément vêtus & armés, avec des fusils, des piques, des hallebardes, des bâtons. Les Gardes du Corps, en moindre nombre, se précipitent à la porte du Cabinet.)*

P Y M    *(arrétant sa troupe à la porte du Cabinet).*

CITOYENS armés pour maintenir la paix,  
Allez, retirez-vous aux portes du palais.

On peut, de votre Roi trompant la conscience,  
Abuser de son nom & de sa confiance ;  
Mais son cœur vertueux chérit la vérité,  
Et dès que je le vois, je suis en fureté.

*(Les Factieux se retirent, les Gardes du Corps les suivent,  
& Pym s'avance vers le Roi.)*

—De votre Peuple, Sire, excusez les alarmes.  
Il a vu dans ses murs des soldats sous les armes ;  
Nous sommes tous bien sûrs que votre Majesté  
Ne veut qu'affurer l'ordre & la tranquillité :  
Mais ce Peuple inquiet a conçu de l'ombrage ;  
Il a cru qu'on voulait gêner notre suffrage ;  
Et, les armes en main, il nous a demandé  
Que votre Parlement fût lui-même gardé.

N

Il était plus prudent d'accepter leur service,  
 Que de laisser sans chef une telle milice :  
 Nous avons cru devoir nous rendre à leur desir,  
 Et ne les commandons que pour les contenir.  
 Vos vœux sont pour la paix : nous n'en formons point d'autres.  
 Notre sang est à vous, nos soldats sont les vôtres ;  
 Et votre Parlement attend, pour ses décrets,  
 La justice qu'il rend à vos ordres secrets.  
 —Sire, dans ce moment que ne puis-je-me taire !  
 Il me reste à remplir un triste ministère.  
 La justice a parlé : le Comte de Strafford  
 Est déclaré coupable, & doit subir la mort.  
 Des loix, qu'il renversa, la vengeance s'apprête.  
 On a flétri son sang, on a pros crit sa tête :  
 Les Députés du Peuple ont prononcé l'arrêt.  
 Gardez qu'au jugement, Sire, il ne soit soustrait.  
 L'amitié peut pleurer, mais pleurer en silence.  
 Il faut que la justice enchaîne la clémence ;  
 Et le seul nom de grace, à l'instant, deviendrait  
 L'étincelle d'un feu, qu'aucun soin n'éteindrait.  
 Londres s'est expliqué, nous venons de l'entendre,  
 Et serions impuissans, Sire, pour vous défendre.

CHARLES (*d'une voix étouffée*).

J'avais pensé qu'un juge, organe de la loi,  
 Dès qu'elle avait parlé, déposait son emploi ;  
 Que, d'un triste devoir gémissante victime,  
 Il plaignait le coupable, en punissant le crime,



Et qu'il songeait toujours au droit de pardonner,  
 Pour y porter envie, & non pour l'enchaîner !  
 Le malheureux Strafford pour lui seul a vu naître  
 Des juges & des loix qu'on n'eût pas dû connaître.  
 Un tribunal sans titre, ainsi que sans pitié,  
 Immoie tour-à-tour la vertu, l'amitié.  
 Mais avant d'annoncer cet horrible supplice,  
 Avant de me presser d'en être le complice,  
 On aurait dû songer que sans l'aveu des Pairs...

P Y M.

Ils ont signé.

C H A R L E S.

Grand Dieu !... c'est mon dernier revers.  
 Quoi ! les Pairs ont signé !

P Y M.

Ce n'est pas sans orage  
 Que la justice a pu conquérir leur suffrage.  
 Ces Nobles prétendaient être au-dessus des loix.  
 Mais ce Peuple, par eux opprimé tant de fois,  
 Ce Peuple qui menace, & que, sans nous peut-être,  
 Déjà dans ce palais on aurait vu paraître,  
 Ce Peuple vers les Pairs en foule s'est porté.  
 Il a fait par ses cris pâlir l'iniquité.  
 Quarante de ces Pairs ont fui l'œil redoutable,  
 Qui venait surveiller leur conduite coupable.  
 Le Sénéchal lui seul voulait les retenir,  
 Jurait que dans sa place on le verrait périr,

Et réclamait des Pairs l'antique privilège :  
 Je l'ai vu, sans pitié, traîner hors de son siège,  
 Où l'on a fait asseoir Arundel.

C H A R L E S.

Arundel !

Lui juge de Strafford ! son ennemi mortel !

P Y M.

Il faut l'être du crime ; & cette noble haine  
 D'une ame vertueuse est la marque certaine.  
 Vainement par Strafford il s'est vu refusé :  
 Bravant jusqu'au bout les cris de l'accusé,  
 Tout brûlant du desir d'une sainte vengeance,  
 Il a fait par les Pairs consacrer la sentence.  
 Les deux Chambres enfin pour le Bill ont voté ;  
 Il nous reste à l'offrir à votre Majesté ;  
 Veut-elle le figner ?

*( Il présente le Bill au Roi. )*

C H A R L E S.

Monstre, as-tu pu le croire,  
 Que je me fouillerais d'une action si noire ?  
 C'est trop me contenir. Dis, traître, pensais-tu  
 Que ton zèle hypocrite, & ta fausse vertu,  
 Et ces respects menteurs couvrant ta perfidie,  
 Et la fédition, par toi seul enhardie,  
 Tromperaient à jamais les regards de ton Roi ?  
 Qu'est-ce que cet arrêt sans délit & sans loi ?  
 Cet accusé pros crit sans conseil, sans défense ;  
 Ces témoins qu'on bannit, ces juges qu'on offense ;



D'un Sénat qui n'est plus, ces restes mutilés,  
 Ces libelles soufferts, & ces écrits brûlés ?  
 Et cette populace en tous lieux attroupée ?  
 Et, jusques sous mes yeux cette garde usurpée ?  
 Qui t'a donné le droit de lever des soldats ?  
 Tu les contiens, dis-tu ! c'est toi qui les armas.  
 Vas, je fais qui me sert, & je fais qui m'outrage.  
 Ne prends plus le vain soin de déguiser ta rage.  
 Je ne vois de dangers que ceux que je te doi,  
 De crimes que les tiens, & de traîtres que toi.  
 Reporte à tes pareils ce Bill abominable.  
 Dis leur que je saurai punir le vrai coupable ;  
 Et que s'il est un sang qui doive être versé,  
 Je veux que par ce sang leur bill soit effacé.

P Y M.

Puisque l'on méconnaît la candeur & le zèle  
 D'un citoyen intègre, & d'un sujet fidèle ;  
 Puisque le nom de Roi, ceux de père & d'époux  
 Cessent d'être aujourd'hui les plus sacrés de tous ;  
 Puisque la Reine en pleurs, & le Peuple en furie,  
 Et les dangers du trône, & ceux de la patrie,  
 Ne peuvent balancer le généreux effort  
 Qui fait immoler tout au salut de Strafford,  
 Je dois quitter ces lieux.—Juste ciel !—Adieu, Sire.  
 Vous vous rappellerez ce que j'ai dû vous dire.  
 Je vais au Parlement porter vos derniers mots.

( Il s'éloigne lentement. )

C H A R L E S

*(Combattu jusqu'au moment où il le voit prêt à sortir),*  
Ecoute-moi, cruel !... Prends pitié de mes maux.  
Ah ! levez des soldats, enchaînez ma puissance,  
Mais de mon cher Strafford respectez l'innocence ;  
Epargnez mon ami. Que vous faut-il de plus,  
Puisque de mes Conseils pour jamais je l'exclus ?

P Y M

*(S'enhardissant à mesure que le Roi faiblit).*  
Il régnerait de loin.

C H A R L E S.

Mais, s'il sort d'Angleterre ?

P Y M.

Je le craindrais encore aux bornes de la terre.  
Le peuple veut sa mort.

C H A R L E S.

Tigre, que t'ai-je fait ?  
Quoi ! de mes pleurs, sur toi, voilà donc tout l'effet !  
Un étranger, que dis-je ? un sauvage, un barbare  
Aurait pitié du trouble où mon ame s'égare :  
Et toi, né mon sujet, toi qu'avec tes amis,  
J'avais, dans mes Conseils, aujourd'hui même, admis !

P Y M.

De ces Conseils secrets j'abhorre le génie.  
La bassesse toujours y sert la tyrannie.  
Pour un Monarque Anglais, fidèle à son ferment,  
Il n'est qu'un vrai Conseil, & c'est son Parlement.



A ce Conseil enfin, que faut-il que j'annonce ?  
Vous pouvez, Sire, encor changer votre réponse.

C H A R L E S.

Non, je n'y change rien : mais j'y veux ajouter.  
Dis-leur que dans l'abîme ils m'ont voulu jeter ;  
Mais que, comme eux, enfin ils m'ont rendu barbare.  
C'est la guerre qu'on veut ? Eh bien ! je la déclare.  
Je la ferai terrible. Et toi, fuis de mes yeux,  
Ou de ton sang impur je souillerais ces lieux.

*(Pym sort, après avoir lancé sur le Roi un regard menaçant.)*

---

S C È N E IV.

C H A R L E S    S E U L.

AH ! c'est trop supporter leur criminelle audace.  
Ma gloire s'en indigne, & ma bonté se lasse.  
Que mes vœux soient remplis, que Strafford soit sauvé,  
Ils me craindront, peut-être, après m'avoir bravé.  
Carleton ne vient point !.... Je tremble de l'entendre.  
Je le vois !....

S C È N E V.

CHARLES. CARLETON.

C H A R L E S.

E<sub>H</sub> ! bien, parle : à quoi dois-je m'attendre ?

C A R L E T O N.

A de nouveaux malheurs.

C H A R L E S.

Comment ! Strafford, Balfour....

C A R L E T O N.

Balfour aux Factieux est livré sans retour.

A vos desseins d'abord il a feint de se rendre :

Mais craignant, disait-il, qu'on vînt à nous surprendre,

Il demandait du temps, & voulait dans la Tour

Que vos gardes épars entraissent tour-à-tour.

Il est sorti lui-même ; &, pour mieux me séduire,

M'en a montré plusieurs qu'il venait d'introduire.

Mais du fourbe bientôt le masque s'est levé !

De ce Sénat rebelle un ordre est arrivé,

Parlant de trahison, de trame découverte,

Défendant que, sur-tout, la prison fût ouverte,

Et, sous peine de mort, enjoignant à Balfour

De ne plus obéir aux ordres de la Cour.

Alors, d'un faux respect colorant son mensonge,

*Vous voyez la douleur où cet ordre me plonge,*

Dit-il,



Dit-il, *mon cœur au Roi reste toujours soumis :*  
*Mais que puis-je, moi seul, contre tant d'ennemis ?*  
A ces mots, dans mes mains il dépose une lettre,  
Que le Comte, pour vous, venait de lui remettre.

*( Il présente la lettre au Roi ).*

C H A R L E S .

Ah ! rien qu'en la voyant, mon cœur se sent troubler !...

*( Il prend la lettre. )*

Des reproches sans doute ! il doit m'en accabler.

*( Il lit tout haut la lettre. )*

*Au Peuple, qu'on égare, il faut une victime,*  
*C'est à moi, par mon sang, d'apaiser sa fureur,*  
*A moi, par la pitié, d'éclairer son erreur,*  
*Et d'empêcher un plus grand crime.*

*A mon arrêt cessez de résister.*

*Ma mort de vos faveurs deviendra la plus grande.*

*Le Ciel ne peut vous l'imputer,*  
*Quand c'est moi qui vous la demande.*

*Je ne plains que mon fi's, & sa mère, & ses sœurs.*

*Ils vont répandre bien des pleurs !*

*A votre cœur le mien les recommande.*

*Pour moi, jusqu'à la fin, mon sort sera trop doux :*

*Sire, j'aurai vécu, je serai mort pour vous.*

*( Charles porte la lettre à ses yeux, la baigne de ses pleurs,  
la relit tout bas, & répète tout haut la dernière ligne. )*

*Sire, j'aurai vécu, je serai mort pour vous !...*

O

Et je consentirais !... Ciel ! si je l'abandonne,  
 O Ciel ! brise mon sceptre, & renverse mon trône.  
 Dans la même prison fais que je sois plongé ;  
 Par le même couteau que je sois égorgé ;  
 Et que sur tous les miens, pros crits dès leur naissance,  
 Son sang retombe encore, en demandant vengeance.

---

## S C È N E VI.

CHARLES. CARLETON. UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

SIRE, les Irlandais volent vers nos remparts.  
 On voit, du haut des murs, flotter leurs étendards.  
 A leur fougueuse ardeur leurs courriers obéissent.  
 De leurs cris redoublés les échos retentissent,  
 Et leurs bras vigoureux agitent dans les airs  
 Les glaives protecteurs qui vont briser nos fers.

C H A R L E S.

Ah ! je renais enfin. Tremblez, tremblez, perfides.  
 J'arracherai Strafford à vos bras homicides.  
 Mon ami, tu vivras ! & tes vils ennemis  
 Ou mourront à tes pieds, ou te feront soumis.



S C È N E VII.

LES MEMES. UN SECOND OFFICIER.

SECOND OFFICIER.

SIRE, le Parlement.....

C H A R L E S.

Je n'en veux rien entendre.

SECOND OFFICIER.

Mais, Sire, dans la ville il vient de se répandre.

Il soulève le Peuple ; & de ces Irlandais

L'approche.....

C H A R L E S.

Les remplit d'effroi ? Je l'attendais.

La frayeur fuit le crime. Ils craindront plus encore.

SECOND OFFICIER.

Hélas ! plus que l'effroi la fureur les dévore,

Sire. Par leurs clameurs le Peuple est entraîné.

Il se croit au pillage, au meurtre abandonné.

On proclame un serment dicté par les Communes.

Tous offrent à l'envi leur sang & leurs fortunes.

On crie, on s'arme, on court. Déjà de toutes parts,

Des bataillons épais vont border les remparts.

Tous vos bons serviteurs sont déclarés infâmes.

Le palais du Primat s'écroule dans les flammes.

Loudon, l'ingrat Loudon, dont les fers sont brisés,  
Va, semant des poignards sur l'autel aiguîsés.  
J'ai vu (qui le croirait ?) des femmes même armées.  
Aux Irlandais enfin les portes sont fermées.

CHARLES.

Eh ! bien, c'est donc à moi d'aller les leur ouvrir.  
Que ma garde me suive ; il faut vaincre ou mourir.

---

S C È N E VIII.

LES MEMES. UN OFFICIER DE LA REINE.

L'OFFICIER DE LA REINE.

SIRE, la Reine !

CHARLES.

Eh ! bien ?

L'OFFICIER.

La Reine est expirante.

CHARLES.

La Reine expire !

CARLETON.

O jour d'horreur & d'épouvante !



## L'OFFICIER.

Elle a vu, lorsque Pym arrivait en ces lieux,  
 Le palais inondé d'un peuple furieux ;  
 Par de vils assassins sa garde dispersée,  
 Du Prince & de ses sœurs l'enfance menacée...  
 Elle vole, &, bravant la mort à chaque pas,  
 On la voit emporter ses enfans dans ses bras.  
 Ce courage de Reine, & cet amour de mère,  
 Ses regards qu'enflammait une sainte colère,  
 Sa démarche, ce front brillant de majesté,  
 Glacent, quelques instans, ce peuple épouvanté :  
 Mais bientôt, ranimant sa fureur inhumaine,  
 Il assiège, à grands flots, la porte de la Reine.  
 Alors elle a voulu porter ses pas vers vous :  
 J'ai vu pâlir son front, & fléchir ses genoux.  
 Les ombres de la mort ont couvert son visage ;  
 Nos secours de ses sens ont rappelé l'usage :  
 Mais sans force, sans voix, & de sa faible main,  
 S'efforçant de presser ses enfans sur son sein,  
 Mourante à chaque cri de ce peuple farouche....  
 Sire, votre nom seul échape de sa bouche...

## CHARLES.

C'est mon premier devoir ! volons à son secours.  
 Sauvez la Reine, amis, c'est défendre mes jours.  
 Carleton, cependant, qu'on s'apprête à me suivre.  
 Ah ! ce n'est que moi seul qui dois cesser de vivre !

S C È N E XI.

LES MEMES. LA COMTESSE DE STRAFFORD.

LA COMTESSE

*(Arrivant avec précipitation, & se jettant au-devant du Roi).*

AH ! Sire, écoutez-moi.

CHARLES *(troublé.)*

Madame... je ne puis...

LA COMTESSE.

Vous ne pouvez ! Qu'entends-je ? Ah ! par-tout je vous suis.  
Quand le glaive est déjà levé sur la victime,  
Quand son amour pour vous est ce qui fait son crime,  
Quel intérêt plus chère, quel soin plus important....

CHARLES.

Ah ! croyez....demandez...mais la Reine....un instant...

LA COMTESSE.

La Reine ! Eh ! bien, je suis, comme elle, épouse & mère,  
Et je n'ai plus d'époux, mes enfans plus de père;  
Et pour vous seul ! Enfin, son frère est dans ces murs ;  
Il va venir ; & moi, j'ai d'autres moyens sûrs....  
Vous ne m'écoutez pas !

CHARLES.

Envoyez-moi son frère....

Au plus grand des malheurs laissez-moi me soustraire.  
Ma femme ! mes enfans ! mes sujets ! mon aini !  
Dieu ! contre tant de maux quel cœur est affermi ?



S C È N E X.

LA COMTESSE DE STRAFFORD SEULS.

LA COMTESSE.

**A** DE moindres terreurs je n'ai pas dû m'attendre.  
C'est moi, je le vois bien, moi qui dois le défendre.  
Ciel, qui jusques à lui vas m'ouvrir un chemin,  
Daigne sur mes projets veiller jusqu'à la fin !  
Endors ses meurtriers, guide mes pas.....

---

S C È N E XI.

LA COMTESSE. SIR GEORGE.

LA COMTESSE.

**M**ON frère !

Enfin donc ! favez-vous.....

SIR GEORGE.

Je fais tout, & j'espère

Tout réparer.

LA COMTESSE.

Ah ! Dieu ! Comment ?

## S I R G E O R G E .

J'avais prévu  
 De quel œil mon retour en ces lieux ferait vu,  
 La faiblesse du Roi, la fureur des rebelles.  
 J'ai posté, près des murs, nos Irlandais fidèles ;  
 Et seul, pour ce moment, je m'y suis introduit.  
 Je suis sûr d'une porte, au milieu de la nuit.  
 En rentrant, j'ai volé vers cette noble élite,  
 Que, ce matin, mon frère amenait à sa suite.  
 Ces généreux guerriers, témoins de sa valeur,  
 Compagnons de sa gloire, & garans de son cœur,  
 N'attendant rien des loix réduites au silence,  
 Les armes à la main, vont prendre sa défense.  
 Du haut de nos remparts le signal doit partir ;  
 A minuit, par deux fois, l'airain doit retentir ;  
 Et, pendant qu'à ma troupe une porte est livrée,  
 Nos chefs de la prison doivent forcer l'entrée.

## L A C O M T E S S E .

Et moi, mon frère, & moi, j'espère qu'aujourd'hui  
 Je n'ai, pour le sauver, besoin d'aucun appui.  
 Il est à la prison une secrète issue,  
 Qui du traître Balfour n'est pas même connue.  
 Un fatellite obscur, vieilli dans ce séjour,  
 De ce chemin caché connaît seul le détour.  
 Par un long souterrain il s'offre à nous conduire,  
 Et, la nuit, dans la tour il doit nous introduire.  
 Allez trouver le Roi, qui demande à vous voir.  
 Dites-lui vos projets, dites-lui mon espoir.



Combattez les terreurs, l'ascendant de la Reine.  
 Que j'ai trouvé son cœur peu sensible à ma peine !  
 Mais enfin, pour sauver Strafford de l'échafaut,  
 Une barque, une escorte est tout ce qu'il nous faut ;  
 Et ce Roi, tour-à-tour courageux & timide,  
 Ingrat, reconnaissant, ami tendre & perfide,  
 Qui jure, en ce moment, de combattre pour nous,  
 Ne peut se refuser à des moyens plus doux.

**FIN DU QUATRIÈME ACTE.**

**P**

---

## A C T E V.

La Scène est dans la Prison.

---

### S C È N E I.

LE COMTE DE STRAFFORD

*(Seul, écrivant à la lueur d'une lampe suspendue).*

Ainsi, graces aux soins d'un de mes fatellites,  
J'ai tracé les complots de ces vils hypocrites.  
Je n'ai plus qu'à mourir ; &, transmis à mon Roi,  
Mes écrits vont encor le servir après moi.—  
Mourir !... Mais mon ami voudra-t-il que je meure ?  
Pourra-t-il, sans effroi, fixer ma dernière heure ?  
Moi-même... Quel est donc ce mouvement secret ?  
Quand j'ai fait mon devoir, d'où me vient un regret ?—  
Ah ! je vois mes enfans, j'entends leur triste mère...  
Et la mort qui m'attend, peut bien paraître amère.  
Le guerrier qui périt aux champs de la valeur,  
D'un si noble trépas a recherché l'honneur.  
Le coupable, du moins, espère en son supplice,  
Qui du Juge éternel doit fléchir la justice.



Le malheureux, frappé du fer d'un assassin,  
Peut se venger encore & lui percer le sein.  
Mais du glaive des loix devenir la victime,  
Et sentir dans son cœur qu'on est exempt de crime !  
Mais, entouré de gloire & d'objets qu'on chérit,  
Tout perdre, tout quitter, injustement proscrit !  
A l'homicide arrêt qu'a forgé l'imposture,  
Livrer des jours heureux qu'épargnait la nature !  
Voir là ses meurtriers, ne pouvoir les punir,  
Et flatter leur orgueil par son dernier soupir !...  
Charles, je t'ai pressé de signer mon supplice,  
Je ne m'en repens pas : mais, Dieu, quel sacrifice !  
Si j'étais sur le trône, & Charles dans les fers,  
Je défendrais tes jours contre tout l'univers.  
On ouvre !...

*(Strafford cache l'encre & la plume avec laquelle il écrivait,  
& renferme le papier dans son sein.)*

S C È N E II.

LE COMTE DE STRAFFORD. CARLETON.  
BALFOUR.

*(Ces deux derniers entrent par la porte du fond de la prison, descendent le degré, s'avancent lentement vers Strafford. Balfour reste un peu en arrière, & Carleton a peine à rompre le silence.)*

LE COMTE DE STRAFFORD.

C'EST mon fort que vous venez m'apprendre.  
Hâtez-vous. Quel qu'il soit, je suis las de l'attendre.  
Vous vous troublez !

CARLETON.

Mylord, vos vertus... vos malheurs...

STRAFFORD.

Mais enfin, cet arrêt ?....

CARLETON.

Hélas ! Mylord, mes pleurs  
Ne vous disent que trop.....

STRAFFORD *(avec vivacité)*.

Le Roi me sacrifie !

*(Après un instant de silence).*

“ Aux Princes de la terre, insensé qui se fie ! ”  
Tu nous l'as dit, grand Dieu ! Dieu, mon unique espoir !...  
C'en est assez.



CARLETON.

Le Roi m'ordonne de vous voir.

Vous-même auriez pitié de ses cris, de ses larmes.  
Son épouse expirante, & tout son peuple en armes,  
Ses enfans menacés du plus grand des forfaits,  
Le fer avec la flamme aux portes du palais,  
Ont arraché de lui cet aveu si funeste.  
Sa main n'a pu l'écrire, & son cœur le déteste ;  
Et je viens, en son nom, vous dire qu'aujourd'hui  
Vous ferez, en mourant, moins à plaindre que lui.

STRAFFORD.

Tant de soins, tant d'amour, payés par le supplice !

CARLETON.

Vouliez-vous que sur lui les rebelles.....

CRI DU PEUPLE (*sous les murs de la prison*).  
Justice !

CARLETON.

Entendez-vous ces cris ? Voyez-vous ces flambeaux ?

(*On apperçoit la lueur des torches, par le soupirail de la prison*).

STRAFFORD (*transporté*).

Ciel ! ô ciel ! sous mes pas ouvre mille tombeaux !

Moi ! de mes tristes jours prolonger la durée !

Exposer de mon Roi la majesté sacrée !

Carleton, de ma mort faites hâter l'instant.

Eteignons ces brafiers dans les flots de mon sang.

Sur-tout cachez au Roi ma plainte involontaire.

Hélas ! il n'a rien fait qu'exaucer ma prière :

Il consent à ma mort, je l'en ai conjuré.  
Je mourrai trop heureux, sachant qu'il m'a pleuré.

CARLETON.

Ah ! croyez qu'il fait plus. Il prend votre défense.  
Vos amis ont encore un reste d'espérance.  
Ce Parlement terrible est toujours assemblé.  
Par un message auguste il peut être ébranlé ;  
Et l'héritier du trône, envoyé par son père,  
Cherche encore à fléchir ce Sénat sanguinaire.

STRAFFORD.

Fléchir son Parlement ! Ah ! trop malheureux Roi !  
Oui, sans doute, il sera plus à plaindre que moi....  
Carleton, c'en est fait ; j'ai fini ma carrière.

( *A Balfour* ).

Me refusera-t-on une faveur dernière ?  
Ne pourrai-je embrasser ma femme & mes enfans ?

BALFOUR.

Des ordres rigoureux, Mylord....

STRAFFORD.

Je vous entends....

On eût pu m'épargner un tourment inutile.  
Mais c'est peu d'une mort ; on veut m'en donner mille.  
Je ne les verrai plus ! Dieu, quel sera leur sort ?  
Que vont-ils devenir ?

CRI DU PEUPLE ( *sous les murs de la prison* ).

La tête de Strafford !



STRAFFORD.

Il va vous la porter, tigres, dont la furie  
De haine & de carnage en tout temps fut nourrie.

(A Carleton).

Ami, jugez ce peuple, auteur de tous mes maux.  
Je l'ai, pendant trente ans, servi de mes travaux,  
De mon bras, de mon sang. Il vantait ma prudence,  
Bénissait mon génie, admirait ma vaillance.

Un jour a tout détruit. Il s'arme contre moi ;  
Il me hait, m'affassine, & ne fait pas pourquoi !—  
Adieu, dites au Roi.....

(Balfour s'avance à ce mot : *Strafford poursuit avec contrainte*).

Que la haine attentive

Rend mon amour muet, & ma langue captive ;  
Mais que toujours le Ciel a trompé les méchans ;  
Et qu'en dépit du crime & de ses vils agens,  
Quand je ne serai plus, il connaîtra, peut-être,  
A quel point je l'aimais, & quel était le traître.  
Adieu, mon cœur redoute un plus long entretien ;  
Séparons-nous.

CARLETON (*avec trouble*).

Mylord.....

STRAFFORD.

Qu'est-ce ?

CARLETON.

Je dois...

STRAFFORD.

Eh bien ?

CARLETON.

Je ne puis.

STRAFFORD.

Qu'avez-vous ?

CARLETON.

O douleur accablante !

STRAFFORD.

Grand Dieu ! mon Eliza peut-être est expirante.

Mon Roi, mon fils,...

CARLETON.

Mylord, calmez cette frayeur ;  
N'aggravez pas vos maux : mais...ces marques d'honneur...  
Cet *Ordre*....

STRAFFORD.

Je respire. Eh bien, il faut le rendre !  
Je n'avais jamais cru qu'il dût me le reprendre.

*(Il arrache son Cordon, & le remet entre les mains de Carleton).*

En le lui remettant, au moins dites-lui bien  
Que mon cœur n'y prî fait qu'un don fait par le sien.

*(A Balfour)*

Quand le moment viendra d'offrir mon sacrifice,  
Voudra-t-on que de Laud la piété propice  
De ce calice amèr m'adoucisse l'horreur ?

BALFOUR.

Un autre,...

STRAFFORD.

On me refuse encor cette faveur !

BALFOUR.



BALFOUR.

Juxon doit près de vous remplir ce ministère.

STRAFFORD.

Et quelle heure pour moi doit être la dernière ?

BALFOUR.

Quand la nuit qui commence aura fini son cours...

STRAFFORD.

Mon Dieu ! fais que ce soit le plus beau de mes jours.

*(A Balfour).*

Allez, & que du moins votre haine assouvie

Respecte le repos du reste de ma vie.

C'est du Ciel désormais que j'attends mon appui :

Je n'ai plus que Dieu seul ; qu'on me laisse avec lui.

*(Carleton, en se séparant de Strafford, se jette sur la main du Comte, pour la baiser : Strafford l'embrasse avec sensibilité, & jette un regard d'indignation sur Balfour, qui épie tous leurs mouvemens).*

---

S C È N E III.

LE COMTE DE STRAFFORD SEUL.

Ce Ciel a commencé d'aveugler l'injustice.

Le vertueux Juxon doit me suivre au supplice :

Il instruira mon fils ; il servira mon Roi,

Et je puis confier mes écrits à sa foi.

Q

*( Il retire de son sein le papier qu'il avait renfermé, & se remet à écrire. )*

Mon fils ! pour me venger, je te laisse des armes :  
Tu tremperas souvent cet écrit de tes larmes !

*( Il écrit encore quelques minutes, & remet le papier dans son sein. )*  
J'ai rempli tous mes soins.

*( Il fléchit le genou, lève les yeux & les bras vers le Ciel. )*

Dieu ! qui lis dans mon cœur,  
Tu vois mon innocence, & juges mon malheur.  
Jusqu'à mon sacrifice élève mon courage.  
Je fais braver la mort ; fais-moi braver l'outrage.  
De ma triste famille, ah ! daigne prendre soin.  
Cette espérance, hélas ! est mon dernier besoin.  
Au malheureux Strafford qu'elle soit révélée,  
Et reçois dans ton sein mon ame consolée.

*( Il se relève, s'assied sur un banc de pierre, & reste quelques instans en silence dans un profond repos. )*

Mes vœux sont exaucés. Un calme inattendu  
Dans mon cœur, sur mes sens est soudain répandu.  
Quand je n'ai qu'une nuit à passer sur la terre,  
Je sens d'un doux repos le baume salutaire,  
Et mes yeux étonnés se ferment au sommeil.  
Dieu ! ne me quitte pas à l'instant du réveil.

*( Sa tête se penche, & il s'endort. )*



S C È N E IV.

(LE COMTE DE STRAFFORD est endormi sur le devant de la Scène. L'on entend un mouvement sur un des côtés du fond. Un homme paraît, tenant un flambeau ; il éclaire LA COMTESSE DE STRAFFORD, son FILS, ses deux FILLES, SIR GEORGE, & SYDNEY, qui ont pénétré dans la Prison par le souterrain : aussitôt qu'ils sont entrés, le flambeau & le guide disparaissent.)

LA COMTESSE

(Dans l'obscurité, & à demi-voix).

STRAFFORD !...Strafford !... ô Ciel ! quel funeste silence !  
Soutiens mes pas, ô Dieu, vengeur de l'innocence.

STRAFFORD (poussant un soupir dans son sommeil).

Ah !

LA COMTESSE.

D'où vient ce soupir ?—Avançons....

(Elle aperçoit le Comte à la lueur de la lampe.)

Je me meurs....

(Elle s'appuie sur Sir George, & contemple le Comte un instant.)

Le voilà, ce coupable !—Allons, sècheons nos pleurs ;

Il faut agir. Strafford !

STRAFFORD (éveillé).

Que vois-je ? quel prestige !....

LA COMTESSE.

Tais-toi, viens, & suis-nous.

STRAFFORD.

Où donc ?

LA COMTESSE.

Suis-nous, te dis-je :

Nous serons tous sauvés.

STRAFFORD.

Ah ! ne l'espérez pas.

LA COMTESSE.

Qu'entends-je ?

STRAFFORD.

Laissez-moi vous ferrer dans mes bras,  
Ma femme, mes enfans, mon Eliza, mon frère !

LA COMTESSE.

Cher & cruel époux !

SIR GEORGE.

O mon frère !

TOUS LES ENFANS.

O mon père !

STRAFFORD.

Quel moment !

LA COMTESSE.

C'est celui qui change notre sort,  
Qui va briser tes fers, qui t'arrache à la mort.  
Par des détours secrets, inconnus au vulgaire,  
Tu peux quitter ces lieux, & sortir d'Angleterre.  
Des soldats jusqu'au port avec toi marcheront ;  
Ta femme, tes enfans, ton frère, te suivront ;  
Allons, viens.

STRAFFORD.

Songez-vous au peuple, à sa furie ?  
Au Roi ?... Savez-vous bien qu'il y va de sa vie ;  
Que les Communes, Pym....



## LA COMTESSE.

Eh ! que me fait à moi

Ce peuple & son sénat, l'Angleterre & son Roi ?

C'est toi, c'est mon époux, c'est Strafford, c'est leur père

Que je veux préserver d'une main meurtrière.

Périssent ces tyrans, & ce sénat impur

Qui veut toujours du sang, & du sang le plus pur !

Tombe à jamais ce trône , où l'on vit, d'âge en âge,

Des crimes sans pudeur, des vertus sans courage !

Périsse l'Angleterre, & son peuple, & son Roi ;

Et de ce peuple entier qu'il ne reste que toi,

Toi qu'ils n'ont su connaître, ou qu'ils n'ont su défendre,

Qui leur donnas ton sang qu'ils brûlent de répandre !

Aussi barbare qu'eux, veux-tu nous condamner ?

Pour la seconde fois veux-tu m'affaffiner ?

Peins-toi, si tu le peux, cet horrible veuvage,

Ces tourmens éternels qui seront mon partage.

Je ne pourrai pas même, au sein de mes douleurs,

D'un souvenir touchant garder quelques douceurs.

Si tu meurs aujourd'hui, volontaire victime,

Ta mort envers l'amour va devenir un crime.

C'est trop peu de te perdre, il faudra t'accuser,


Pleurer sur des liens que tu voulus briser,

Et détestant le jour, & te portant envie,

Dire : S'il m'eût aimée, il eût chéri la vie.

## STRAFFORD.

Tu déchires mon cœur.



LA COMTESSE.

Ne puis-je l'ébranler ?  
Regarde ces enfans, veux-tu les immoler ?  
Sans appui, sans soutien, orphelins dès l'enfance,  
Ils te reprocheront ta mort & leur naissance.

STRAFFORD.

Arrête.

LA COMTESSE.

Rends-toi donc. Ah ! t'ai-je mal connu ?  
Peux-tu voir tous nos maux, & n'en pas être ému ?

STRAFFORD.

Je ne le fais que trop.

LA COMTESSE.

Tu pleures ! La nature  
Enfin parle à ton cœur. Strafford, je t'en conjure,  
Ne la repousse pas. Ah ! réunissons-nous ;  
Mon frère, mes enfans, tombons à ses genoux ;  
Demandons-lui sa grace.

*(Ils tombent tous à ses genoux.)*

STRAFFORD.

O Ciel !

SIR GEORGE.

Vivez, mon frère.

LE FILS DE STRAFFORD.

Vivez pour votre fils.

UNE DES DEUX FILLES.

Consolez notre mère.



TOUS ENSEMBLE.

Grace !

STRAFFORD.

Où suis-je?... Grand Dieu, dans ce cœur combattu,  
Fais descendre ta force, affermis ma vertu,  
Connais mon sacrifice, & vois ce qu'il me coûte...  
Lève-toi...levez-vous, & que chacun m'écoute.

*(Il va s'asseoir avec la Comtesse sur le banc de pierre, & ils sont  
environnés de leurs enfans.)*

Elisa, non, ton cœur ne fut point abusé,  
Quand des plus tendres feux il me crut embrasé ;  
Et depuis que mon ame, à la tienne enchaînée,  
Se rangea sous le joug d'un si saint hyménée,  
Je jure que jamais je n'ai vu naître un jour,  
Qui n'accrût mes respects ainsi que mon amour.  
J'espérais aujourd'hui, tranquille & solitaire,  
Oublier parmi vous le reste de la terre.  
Le monde, ses grandeurs s'effaçaient à mes yeux.  
J'allais goûter des biens cent fois plus précieux.  
Je le voulais....Le Ciel autrement en dispose :  
C'est à nous de subir la loi qu'il nous impose.  
Crois qu'il faut, pour briser des liens adorés,  
Des efforts.... bien cruels ! des devoirs bien sacrés :  
Mais le premier de tous est de rester fidèle  
Aux Rois que nous donna la justice éternelle.  
J'ai vécu, je mourrai rempli de cette foi,  
Qu'on doit être martyr pour son DIEU, pour son Roi.

Dans le dernier combat j'ai pu perdre la vie :  
C'est un autre combat qui me l'aura ravie.  
Sous cet aspect moins triste envisage ma mort :  
Tes pleurs seront plus doux, tu plaindras moins mon sort.

*(A son Fils.)*

Mon Fils, je vous remets le soin de ma mémoire.  
Votre nom peut encor se porter avec gloire.  
Quels que soient les complots tramés pour l'obscurcir,  
Vous lui rendrez l'éclat qu'on a voulu ternir.  
Mon enfant, les tyrans ne sont pas invincibles.  
Tu trouveras des cœurs généreux & sensibles :  
On portera tes vœux, on effuyera tes pleurs ;  
Ton sort a ses tourmens !... il aura ses douceurs.—  
Il faut nous séparer.—Embrassez votre père,  
Mes enfans.—

*(A Sir George)*

Quelquefois souvenez-vous d'un frère.

*(A la Comtesse)*

Adieu...mon Eliza.. tourne vers moi les yeux...

L A C O M T E S S E

*(Qui, depuis quelques instans, a les yeux fixés contre la terre,  
& semble méditer quelque grand projet).*

Non, je ne reçois point ces funestes adieux,  
Cruel ! &, malgré toi, je te ferai connaître  
Que de ta vie enfin tu n'es pas le seul maître.  
Je voulais te sauver sans péril, sans combat,  
Sans exposer le trône, & sans troubler l'Etat.

Aussi



Aussi faible que toi, j'épargnais ta patrie,  
Et ce Roi pour lequel ton cœur nous sacrifie.  
Mais tu veux par du sang qu'on rachète tes jours ;  
Tu feras fatigues.

STRAFFORD.

Eliza, quels discours !

Vous me faites frémir.

LA COMTESSE.

Allons, volons, mon frère.

Qu'on donne le signal. Viens défendre ton père,  
Mon fils ; on nous attend.

STRAFFORD.

Où portez-vous vos pas ?

Ah ! mon frère, parlez, je ne vous quitte pas :  
Eh ! qui donc vous attend ?

SIR GEORGE.

Les chefs de votre armée.

Leur amitié par vous aujourd'hui réclamée...

STRAFFORD.

Je n'ai point demandé le secours de leurs bras ;  
J'en voulais pour témoins, & non pas pour soldats. —  
Leur zèle cependant & me touche, & me flatte.  
Ainsi donc, hautement, pour moi ce zèle éclate ?

SIR GEORGE.

Ah ! si vous aviez vu quelle était leur ardeur !  
Comme ils répandaient tous des larmes de fureur !

R

STRAFFORD.

Trop généreux amis ! Guerriers trop magnanimes !  
Réprimez leurs efforts impuissans & sublimes.

SIR GEORGE.

Ils ne feront pas seuls.

STRAFFORD.

Adieu.

LA COMTESSE.

C'est trop enfin,  
Mon frère, c'est à nous à régler son destin.

STRAFFORD.

Eliza !

LA COMTESSE.

Laisse-moi.

STRAFFORD.

Par pitié, par tendresse...

LA COMTESSE.

Laisse-moi.

STRAFFORD.

Si ton cœur à mon sort s'intéresse...

Sir George !... mes amis !...

*(On voit une lueur à l'entrée du souterrain.)*

Qui s'avance vers nous ?

O Ciel ! faut-il encor que je tremble pour vous ?



S C È N E V.

LES MEMES. UN INCONNU, ENVELOPPÉ DANS UN  
MANTEAU.

STRAFFORD.

QUI porte ici ses pas ?

L'INCONNU (*ouvrant son manteau*).

Voudras-tu le connaître ?

STRAFFORD.

Mon Roi !

CHARLES.

Ton affassin !

STRAFFORD.

Mon bienfaiteur ! mon maître !

Mais, Sire, en quel danger !... Pourquoi...

CHARLES.

Chaque moment

Pour mon cœur déchiré coulait trop lentement.

Je n'ai pu supporter cette attente terrible.

Pourquoi te vois-je encore en ce séjour horrible ?

Que tardez-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Ah ! vous l'avez perdu !

Ce n'est que malgré lui qu'il nous fera rendu.

Voyez si vous pouvez dompter sa résistance ;

Et, pour nous, allons tous disposer sa défense.

STRAFFORD.

Eliza !... Sire !... ô Dieu !

S C È N E VI.

CHARLES. STRAFFORD.

CHARLES.

STRAFFORD, qu'ai-je entendu?

STRAFFORD.

Vous me déchirez tous.

CHARLES.

As-tu donc prétendu

Qu'immobile instrument du meurtre qui s'apprête,  
Je laisserais tomber le glaive sur ta tête.

Oui, j'ai dû te paraître & perfide, & cruel.

Tant que tu n'es pas libre, oui, je suis criminel.

Mais il fallait du peuple endormir la furie,

De tous ces scélérats tromper la barbarie.

A cet indigne arrêt j'ai feint de consentir.

Carleton même a cru que tu devais mourir.

Il eût pu d'un seul mot trahir notre espérance ;

Ses pleurs de tes bourreaux trompaient la vigilance.

J'ai frémi de l'instant où tu devais le voir ;

Tout ce que j'ai souffert ne se peut concevoir :

Mais ton salut alors était en ma puissance.

Ah ! rends-moi mon ami ; rends-moi mon innocence.

Ote moi ces remords qui déchirent mon sein.

Et le crime & l'horreur d'être ton assassin.



STRAFFORD.

O touchante bonté, dont mon ame est ravie !  
Pourquoi ne puis-je, hélas ! vous donner qu'une vie ?  
Mais, Sire, le temps presse, & le péril vous suit.  
De tous leurs attentats vous n'êtes pas instruit.  
Vous les faurez bientôt. Il faut une victime.  
En m'y précipitant, je fermerai l'abîme.  
Fuyez ces lieux.

CHARLES.

Sans toi je n'en dois pas sortir.

STRAFFORD.

Si l'on nous surprenait ! Vous me faites frémir.

CHARLES.

Il faut qu'un même sort aujourd'hui nous rassemble,  
Et nous ferons sauvés, où nous mourrons ensemble.

STRAFFORD.

Vous n'exaucerez pas le dernier de mes vœux ?  
De grace, éloignez-vous.

CHARLES.

Je ne puis.

STRAFFORD.

Je le veux.

Pour vous parler ainsi j'ai quelques droits, peut-être :  
Je les réclame tous ; osez les méconnaître.  
Je vous donne mon sang ; je renonce, pour vous,  
Aux jours les plus heureux, aux liens les plus doux :

Et quand je veux, pour prix de tous mes sacrifices,  
 Que ma mort soit comptée au rang de mes services;  
 Lorsque je vais, du moins, emporter, avec moi,  
 La douceur, en mourant, d'être utile à mon Roi,  
 Vous prétendez, cruel, m'ôter cette espérance,  
 Mon unique soutien, ma seule récompense !  
 Eh bien ! écoutez-moi. L'on va verser mon sang :  
 Jusqu'ici de ma mort vous êtes innocent ;  
 Mon malheur a tout fait ; je l'ai voulu moi-même ;  
 Mon imprudence, aussi, peut-être fut extrême.  
 Pour vous, l'on vous a vu, brûlant de me venger,  
 Dans les plus grands périls prompt à vous engager.  
 Mais si vous ne bornez ce courage stérile ;  
 S'il faut que mon trépas vous devienne inutile ;  
 Si, lorsque rien ne peut m'arracher à la mort,  
 Votre amitié s'acharne à partager mon sort,  
 Ce sang qu'avec transport, pour vous, j'allais répandre,  
 Jusqu'au Ciel contre vous ira se faire entendre.  
 Auteur de tous mes maux, vous en ferez garant,  
 Et je vous maudirai dans mon dernier instant.

C H A R L E S.

Est-ce toi qui me tiens ce langage barbare,  
 Strafford ? toi, mon ami ?

S T R A F F O R D.

Pardonnez. Je m'égare....  
 Votre danger me trouble !... Ah ! je tombe à vos pieds.  
 Daignez rendre le calme à mes sens effrayés.



Mon maître... mon ami, puisqu'il faut que je meure,  
Ah ! n'empoisonnez pas, au moins, ma dernière heure.  
Etes-vous seul ici ? ces lieux sont-ils gardés ?

CHARLES.

J'ai là quelques amis, & d'autres sont mandés.

STRAFFORD.

N'entends-je pas du bruit ?

CHARLES.

Que ton cœur se rassure.

Viens, tu reconnaîtras que la retraite est sûre.

STRAFFORD.

On vous a tant trahi !

CHARLES.

Ne crains rien.

STRAFFORD.

Ecoutez...

On marche vers ces lieux à pas précipités.

S C È N E VII.

CHARLES. STRAFFORD. CARLETON. SUITE.

CARLETON

*(Accourant précipitamment avec quelques amis du Roi, armés.)*

DES armes, des flambeaux brillent sous cette voûte.  
Goring nous a trahis, & leur montre la route.

CHARLES.

Ah ! c'est trop de faiblesse, & trop de trahisons !  
Je me fie aux méchans, j'affaîne les bons,  
Je rencontre par-tout le crime, ou l'infortune...  
*(Il tire son épée pour s'en frapper.)*

STRAFFORD *(l'arrêtant).*

Ciel !

CHARLES.

Laisse-moi finir une vie importune.

STRAFFORD

*(Arrachant l'épée des mains du Roi).*

Donnez-moi cette épée, elle vous défendra :  
Jusqu'au dernier soupir Strafford vous servira.  
Formez tous un rempart autour de votre maître.

*(Tous les amis du Roi l'environnent, les armes à la main.)*



S C È N E VIII.

LES MEMES. PYM. TROUPE DE FACTIEUX, ARME'S  
DE FLAMBEAUX, DE FUSILS, DE PIQUES, &c.

P Y M.

COMBATTEZ, saisissez les défenseurs d'un traître,  
Et qu'ils reçoivent tous des fers, ou le trépas.  
Courez, vengeurs des loix.

S T R A F F O R D.

Traîtres, n'avancez pas.  
Redoutez ma fureur, redoutez cette épée ;  
Quand je défends mon Roi, mon bras vaut une armée.

P Y M (*feignant la surprise*).

Son Roi ! que veut-il dire ?

C H A R L E S (*se dégageant du milieu de ses amis*).

Oui, perfides ; son Roi.  
Venez, si vous l'osez, vous attaquer à moi.  
Oui, je suis son ami, son ami le plus tendre.  
J'ai voulu le sauver, & je veux le défendre.  
Venez, c'est de mes bras qu'il vous faut l'arracher ;  
C'est de mon corps sanglant qu'il faut le détacher.

(*Il serre Strafford dans ses bras*).

S T R A F F O R D (*avec attendrissement*.)

Sire !

UN FACTIEUX.

Il est condamné.

UN SECOND FACTIEUX.

Nous voulons son supplice.

UN TROISIÈME.

Nous n'avons plus de Roi, s'il ne nous fait justice.

CHARLES.

Traîtres !

*(A Strafford)*

Rends-moi ce fer.

STRAFFORD.

Arrêtez, Sire.

P Y M.

Et vous,

Peuple, quelques instans, suspendez ce courroux.  
—Strafford, à te sauver tu ne peux plus prétendre.  
Choisis de te soumettre, ou bien de te défendre.  
Nous connaissons assez la force de ton bras ;  
Tu vendras chère ta vie, & je n'en doute pas :  
Mais vois, à ta valeur quel nombre l'on oppose,  
Et vois quel est le sang qu'un tel combat expose !...

STRAFFORD.

As-tu cru que, sans toi, je ne pourrais le voir,  
Que ton organe impur m'apprendrait mon devoir ?  
Tu fais, sur tes forfaits, si je pourrais m'étendre :  
Mais ce Peuple enivré ne voudrait pas m'entendre.



Tes bourreaux sont-ils prêts ?

P Y M.

Regarde. L'on t'attend.

*(La porte de la prison s'ouvre dans le fond du théâtre, & l'on voit sur le haut du degré, à la lueur des flambeaux, l'exécuteur de la justice, la hache tournée en dedans, & une troupe de fusiliers.)*

S T R A F F O R D.

Du salut de mon Roi quel sera le garant ?

P Y M.

Ta mort.

U N F A C T I E U X.

Que Charles règne, & que Strafford périsse.

U N A U T R E.

Et Monarque & sujets, que sa mort nous unisse.

C H A R L E S.

Non, tu ne mourras point.

*(Il s'avance vers le peuple.)*

Peuple injuste & sans foi,

Pouvez-vous...

S T R A F F O R D

*(Saisissant l'instant où Charles s'est éloigné de lui, & remettant l'épée du Roi à Carleton.)*

Carleton, veillez sur votre Roi,

*(Il se précipite vers la porte de la prison.)*

C H A R L E S.

Où vas-tu ? Je te suis,

*(Les factieux se jettent en foule au-devant du Roi.)*

O désespoir ! ô rage !  
Jusqu'à son échafaud que l'on m'ouvre un passage.  
Strafford ! mon cher Strafford !

STRAFFORD

*(Sur le haut du degré, avant de sortir de la prison.)*

Avant que de mourir,  
Strafford peut-être encor pourra vous secourir.

---

SCÈNE IX.

LES MEMES, EXCEPTÉ STRAFFORD.

CHARLES.

Quoi ! Je suis dans les fers ! entouré de rebelles !

P Y M.

Sire, ne voyez plus que des sujets fidèles.  
Mais un peuple innombrable environne la Tour ;  
La crainte, la fureur, l'agitent tour-à-tour.  
Nous frémirions de voir, à travers ce tumulte,  
La Majesté des Rois exposée à l'insulte.  
La justice & ma voix vont calmer les esprits.  
Du sang qui va couler la paix sera le prix.  
D'un si grand changement je reviens vous instruire,  
Et dans votre palais, moi-même, vous conduire.



*( Aux Factieux )*

Gardez, &, s'il le faut, défendez votre Roi.

Cromwell, commandez-les dans cet auguste emploi.

Citoyen, que dédaigne un orgueil téméraire,

Du trésor de l'Etat soyez dépositaire.

---

S C È N E X.

LES MEMES. EXCEPTÉ PYM.

*(CHARLES est sur le devant du théâtre avec CARLETON,  
& le petit nombre de ses serviteurs ; la foule des Factieux est  
dans le fond, occupant toutes les issues de la prison.)*

C H A R L E S.

SUIS-JE assez avili ? Carleton, ce signal ?

Hélas ! sera-t-il temps, & le moment fatal....

*(On entend deux coups de canon.)*

O Ciel !... ô doux espoir !... ô mortelles alarmes !...

Carleton, écoutez...

C A R L E T O N.

J'entends le bruit des armes...

On pousse au loin des cris... on se mêle, on combat...

C H A R L E S *(transporté hors de lui).*

Mes amis ! empêchez cet horrible attentat.

Soldats, dignes soldats, qu'il menait à la gloire,  
 Sur ses vils assassins remportez la victoire.  
 Pénétrez, renversez... Jette-toi dans leurs bras...  
 Peuple, que faites-vous ? que faites-vous, ingrats ?  
 Celui que vous voyez, non, ce n'est point un traître ;  
 Non, jamais contre vous il n'irrita son maître.  
 Sans cesse il me disait que la grandeur des Rois  
 Est de chérir le peuple, & d'obéir aux loix.  
 Strafford est innocent ; moi seul je suis coupable,  
 Moi faible envers tous, à lui seul redoutable,  
 Moi qui n'ai pu le croire, & qui l'ai pu trahir !  
 Ah ! jugez si le Ciel a voulu m'en punir.  
 Dégradé, dans les fers, dépouillé de mes armes,  
 Et, comme un faible enfant, me noyant dans les larmes !  
 Mais qu'il vive, & du fort j'oublierai tous les coups.  
 Rendez-moi mon ami, je vous pardonne à tous...  
 Carleton !

CARLETON.

Sire.

CHARLES.

Hélas ! quel effrayant silence !

CARLETON.

Peut-être...

CHARLES.

Il est perdu !

CARLETON.

Non, le bruit recommence...

Il redouble... il s'approche... on marche vers ces lieux.  
 Vous allez voir Strafford, il est victorieux.



S C È N E XI.

LES MEMES. SIR GEORGE WENTWORTH.  
TROUPE D'IRLANDAIS.

*(Sir George, à la tête des Irlandais, enfonce la porte de la prison. Les factieux veulent lui fermer le passage. Sir George avec ses soldats, & le Roi, qui a repris son épée des mains de Carleton, les attaquent de toutes parts. Ils fuient.)*

C H A R L E S

*(Ayant jetté son épée, & courant, les bras étendus, au milieu de ses libérateurs).*

STRAFFORD, viens dans mes bras.... ô mon Dieu tutélaire,  
Sir George ! mais ici montre-moi donc ton frère.

S I R G E O R G E *(avec des sanglots).*

Ah ! je n'ai plus de frère !...

C H A R L E S *(frappé de stupeur).*

Ai-je bien entendu ?

S I R G E O R G E.

Sachez quel est l'ami que vous avez perdu.

Nos cris avaient à peine appelé la vengeance :

Malgré d'un peuple entier l'horrible résistance,

Malgré le fer, le feu qui nous environnaient,

Et les toits embrasés qui sur nous s'écroulaient,

Nous avons pénétré jusqu'aux vils satellites,  
 Qui du sanglant théâtre occupaient les limites.  
 Nous appellions Strafford ; il s'écrie : *Arrêtez,*  
*Amis, peuple, soldats, vous, mon frère, écoutez.*  
 Alors de toutes parts règne un profond silence.  
*Votre Roi, poursuit-il, votre Roi, sans défense,*  
*Dans la même prison d'où je viens de sortir,*  
*Pour m'avoir secouru, va peut-être périr.*  
*C'est là qu'il faut aller : courez, volez, mon frère.*  
*Dieu ! pour prix de mon sang, je voue à ta colère*  
*Celui qui, négligeant le salut de son Roi,*  
*Voudra s'armer encore, & combattre pour moi.*  
 Ses discours, ses regards, dans ce moment funeste,  
 Tout, en lui, présentait une empreinte céleste.  
 Par un pouvoir suprême entraîné vers ces lieux,  
 Auprès de cette Tour j'ai détourné les yeux...  
 Son sang... à cet aspect n'écoutant que ma rage,  
 J'ai couru, j'ai semé la mort sur mon passage.  
 Pym, hélas ! n'a reçu qu'un coup mal assuré.  
 Mon frère est obéi, vous êtes délivré,  
 Et je vous laisse encor protégé par ses armes.  
 A son sang répandu je vais mêler mes larmes,  
 Déplorer le malheur qui nous accable tous,  
 Et maudire l'instant qui l'approcha de vous.

*( Il sort avec quelques amis. Le gros de sa troupe reste. )*



SCÈNE XII. (*Et dernière.*)

CHARLES. CARLETON. SUITE DU ROI. SOLDATS  
IRLANDAIS.

CHARLES,

*Après avoir entendu le récit de SIR GEORGE, a été se jeter  
sur le banc de pierre. Il reste quelques minutes la tête plongée  
dans ses mains ; il la relève un instant, & s'écrie, au milieu  
de sanglots :*

Il n'est plus !

*(Sa tête retombe dans ses mains.)*

CARLETON.

Il succombe à sa douleur mortelle.

CHARLES (*relevant encore une fois sa tête.*)

Il n'est plus !

*(Il retombe encore.)*

CARLETON.

Malheureux !

*(Le Roi fait un mouvement violent.)*

Ah ! Sire !

CHARLES (*dans le délire.*)

Qui m'appelle ?...

T

De quel nuage épais je suis environné !...  
 Dans quel sombre séjour suis-je donc entraîné !...  
 Pour qui ces deux tombeaux ?... Quels sont ces cris  
 funèbres ?...

Quel phantôme, à mes yeux, sort du sein des ténèbres ?...  
 C'est toi, mon cher Strafford ! Ah ! je te demandais.  
 Je te vois ! Que de maux ton absence m'a faits !  
 Mais.... ôte de tes yeux cette horrible poussière.

Pourquoi donc semblent-ils fermés à la lumière ?...

—Abaisse sur ton front ces cheveux hérissés...

Approche-toi de moi—Tous tes sens sont glacés !

Dans ce funeste état qui donc t'a pu réduire ?

—Mais tu me tends la main : où veux-tu me conduire ?

Tu m'appelles ? Je viens.—Ciel ! qu'est-ce que je voi ?

Sa tête est à mes pieds ! son sang jaillit sur moi !

Effacez de ce sang les taches dévorantes.

De ce meurtre du moins mes mains sont innocentes....

Ah ! mon cœur m'en accuse ! Un glaive suspendu !

Enfin mon sang aussi sera donc répandu !...

Je l'ai trop mérité. Peuple, Sénat barbares !

Epouse impitoyable ! Et toi qui nous sépares,

O mort ! affreuse mort ! de mes coupables jours,

Bienfaisante une fois, viens terminer le cours.



FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



cris

s?...

s.

ire?

oi?

...

u!